

« L'attention à l'autre dans sa différence ne comble pas notre curiosité ;
mais elle creuse en nous, comme en écho, l'espace d'une hospitalité. »

Jean-Marie Onfray

2010

L'AUTRE ET LA RECHERCHE DE SOI

L. A. C. - n° 255

L'autre et la recherche de soi

Au cœur de l'humain, les lois de la parole

Soi-même est aussi l'autre

L'union dans la différence

Sommaire

● Éditorial Pierre CHAMARD-BOIS	1
● Histoire d'une renaissance par Cyril	3
● Punk pour briser les apparences par Tony RUIVO	7
● La naissance de l'autre intérieur par Anouk CORM	13
● Trajectoire de vie par Jean-Bertrand de LONGVILLIERS	17
● EN LIBRAIRIE	22
● Volontaire international, une transition ? par Clémence BOSSELUT	23
● La déferlante du cinéma, comme révélateur d'un "nouveau sujet" par Joseph THOMAS	29
● Au cœur de l'humain, les lois de la parole par Jean LAVOUÉ	35
● L'entreprise, un lieu où on "s'éclate" ? avec Pierre GERMAIN et Hugues DERYCKE	43
● ACTUALITÉ	50
● A la rencontre de l'autre... par Jean-Marie ONFRAY	51
● Un humain, un samaritain et un aubergiste par Philippe MONOT	57
● « Soi-même est aussi l'autre »* par Jacques MEUNIER	65
● SOURCES <i>L'union dans la différence</i>	71
● UN LIVRE - UN AUTEUR <i>SOUVENIRS ET PENSÉES</i>	77
● LIVRES REÇUS à la rédaction	81

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Dominique FONTAINE

Responsable : Danièle COURTOIS

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique FONTAINE, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Christophe ROUCOU, Christelle SEGUENOT

Maquettiste : Florence MAYJONADE-CLAYETTE **Relecture** : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Sophie MAYJONADE **Photos** : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,56 €.

Dépot légal n° 458 - Juillet 2010

Imprimerie Moderne Auxerroise

BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



QUAND le comité de rédaction a opté pour un numéro sur le thème de l'altérité, il est apparu assez vite que la problématique habituelle de *l'autre comme le différent duquel on s'approche pour le rencontrer* ne rendait que partiellement compte des réalités que nous vivons aujourd'hui. Aussi nous nous sommes orientés vers l'exploration de nouveaux modes d'être accompagnant la mutation anthropologique et sociale qui est apparue depuis

les années 90. La question de l'autre s'en trouve déplacée, car il n'est plus seulement le lointain que nous cherchons à rejoindre, mais il est souvent proche au point d'être une part de nous-mêmes.

Ce numéro s'inscrit dans le prolongement du numéro 253 que nous avons intitulé "La crise, menace et promesse". Il s'agit d'approfondir ce dont la crise est symptôme. L'attention à ce qui émerge aujourd'hui est nécessaire pour qui veut interpréter l'heureuse nouvelle qu'est l'évangile dans le monde de ce temps : c'est un des axes de la mission confiée à la Communauté Mission France.

Pour contribuer à ce chantier permanent, nous avons décidé d'explorer plusieurs pistes : la façon dont des jeunes (autour de la trentaine) racontent leur vie, une attention à l'anthropologie et la culture d'aujourd'hui (ici et là-bas) ; des éléments théologiques et bibliques.

Trajectoires de vie

Ce numéro propose trois récits de jeunes qui disent quel chemin ils ont suivi pour arriver à ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils nous semblent assez caractéristiques de ce que vivent beaucoup de leur génération. Cyril est passé par une période de dégoût de vivre avant de trouver un sens pour son existence à la suite d'une recherche spirituelle. Tony RUIVO témoigne qu'une identité composite – français et portugais, punk et catho – n'est pas un handicap, bien au contraire. Jean-Bertrand de LONGVILLIERS nous décrit une trajectoire de vie loin d'être rectiligne, lui permettant, à la faveur de circonstances diverses, de découvrir des mondes qui d'habitude s'ignorent.

D'autre part Anouk CORM, comme jeune femme et mère, nous dit avec bonheur comment la conception et la naissance d'un enfant est l'expérience physique, psychologique et spirituelle d'une intimité avec un autre d'abord inconnu, puis progressivement découvert.

Enfin Clémence BOSSELUT propose des éléments d'analyse sur la façon dont certains jeunes vivent aujourd'hui une expérience de volontariat de solidarité. Il n'y a plus de modèle unique : tout dépend de la trajectoire de vie du volontaire.

Approfondissements

Jean LAVOUÉ nous propose de quoi comprendre comment l'affaiblissement de la fonction paternelle dans notre société affecte profondément le mode d'être des jeunes générations. Il pose en finale la question des capacités actuelles de l'Église à prendre en compte cette réalité.

Le cinéma est reflet des mutations de notre société : Joseph THOMAS a sélectionné parmi la déferlante cinématographique quelques grands films pour nous les faire « voir ».

Dans le champ économique, Hugues DERYCKE et Pierre GERMAIN dialoguent sur un autre rapport au travail revendiqué par les jeunes générations.

Sur le plan théologique, Jean-Marie ONFRAY s'appuie sur son expérience auprès de personnes souffrantes pour dire comment s'approcher de l'autre peut ouvrir à une rencontre de deux vulnérabilités. Philippe MONOT revisite pour nous la célèbre parabole dite du bon samaritain, où un étrange étranger se fait proche d'une humanité tombée à terre qui trouvera dans une auberge accueillante de quoi se remettre debout.

Le samaritain d'aujourd'hui pourrait bien être le chinois pour l'Occidental : Jacques MEUNIER nous explique avec clarté comment est abordée la question de l'autre dans une culture bien différente de la nôtre.

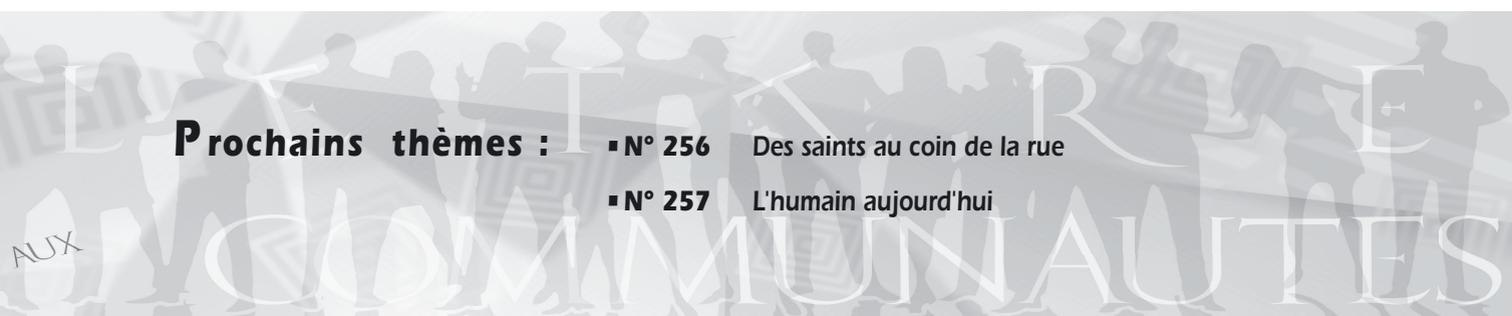
Et n'oubliez pas d'aller boire à la source Michel de CERTEAU, ce passant considérable qui a ouvert des chemins sur lesquels nous marchons encore aujourd'hui !

Puisse ce numéro vous aider à comprendre un peu mieux ce monde désarçonnant qui nous est offert à aimer.

Pierre Charmard-Bois
Pour le Comité de rédaction

Prochains thèmes :

- **N° 256** Des saints au coin de la rue
- **N° 257** L'humain aujourd'hui



Histoire d'une renaissance

par Cyril



Cyril, 33 ans, est informaticien dans le nord de la France. Issu d'un milieu agricole, il est en recherche spirituelle...

Nos rapports aux autres, et de façon plus générale au monde qui nous entoure, semblent déterminer pour une large part notre bonheur ou notre malheur.

Nous avons souvent l'impression d'être des victimes et le comportement de certaines personnes nous fait beaucoup souffrir. Sommes-nous condamnés à endurer la bêtise, la haine ou l'indifférence des autres ? Pouvons-nous pardonner indéfiniment ? Qu'est ce que l'amour ? Comment sait-on si on aime quelqu'un ? Peut-on aimer tout le monde ?

Ces questions m'ont longtemps taraudé avant que je ne trouve les véritables réponses l'année dernière. Depuis, la tristesse qui m'habitait a disparu car ma vie a de nouveau un sens.

Je vais essayer de vous résumer ici mon parcours.

La peur

J'ai grandi à la campagne, dans un tout petit hameau de quinze habitants, entouré de mes parents agriculteurs et de mes 3 frères et sœurs.

J'étais un enfant timide et doux et un élève très appliqué. Le milieu étroit dans lequel je vivais, l'affection protectrice de ma mère et l'absence de dialogue avec mon père suscitèrent très vite chez moi un sentiment de peur envers le "monde extérieur" en général, et envers mon père en particulier.

L'éducation religieuse que je recevais en parallèle ne faisait qu'accentuer ce sentiment car le prêtre qui enseignait était à la fois sévère et coléreux.

Je n'aimais pas le collège car je redoutais ces cancre qui cherchaient sans arrêt des ennuis aux autres, mais j'aimais ce que j'y apprenais et je décidai à 16 ans de devenir professeur de sciences physiques.

Durant mes études supérieures, mon avenir professionnel fut ma seule préoccupation et je ne partageais nullement les deux grands centres d'intérêts de la plupart des garçons de mon âge, à savoir

les filles et l'alcool. Au contraire, je les condamnais et je me sentais souvent très différent des autres, comme un étranger.

J'échouai au concours du CAPES, mais je décidai sans regret de faire un DESS pour travailler ensuite en entreprise, car il était urgent pour moi de quitter le monde étudiant, de devenir autonome financièrement et de ne plus travailler avec mon père à la ferme l'été.

Le dégoût

Après mes études, je passai trois années plutôt heureuses et lucratives en tant qu'ingénieur prestataire. Je revenais régulièrement à la ferme de mes parents, surtout pour voir mon frère cadet et ma mère, mes deux êtres les plus chers. Je prenais soin de parler le moins possible à mon père, envers qui j'avais un profond ressentiment à cause du manque de confiance et de la dureté qu'il témoignait à notre égard.

Puis, un peu lassé par mon travail et malgré le contexte économique difficile, je décidai de m'orienter vers l'informatique. Je partis à Nantes où je suivis une formation de programmeur et fus embauché dans une petite entreprise.

Ce fut une expérience très difficile. La difficulté technique du travail, associée à un management rude et une ambiance tendue me firent perdre confiance en moi. Ayant peu d'affinités avec mes collègues de travail, la solitude devint également pesante et je tombai dans un état de grande tristesse, à la limite de la dépression, ressassant les piques ou remarques acerbes que j'avais reçues.

Je me sentais vraiment étranger au monde qui m'entourait et terriblement seul. Cette situation m'amena à m'interroger vraiment sur le sens de la vie. Pourquoi Dieu m'avait-il mis sur cette terre ? Je ne lui avais rien demandé après tout. Mes pensées ressemblaient à ceci :

« Si je mets fin à mes jours, je ferai de la peine à certains membres de ma famille et je risque d'aller en enfer. Donc je n'ai pas le choix, il faut que j'endure ma souffrance jusqu'à ce que tout ça soit fini, et si j'ai été suffisamment bon au cours de ma vie, j'irai au paradis où je vivrai heureux. Le monde est profondément injuste, car ceux qui naissent dans une banlieue au milieu des trafiquants de drogue n'ont pas demandé à naître eux non plus, et sont condamnés à souffrir et souvent à faire souffrir les autres. Ça me dégoûte. Quel est l'intérêt de tout ça ? Vivement que cette mascarade soit finie. »

La renaissance

Je surmontai tant bien que mal cette période de trouble en trouvant un travail dans une autre ville et dans une entreprise plus humaniste. Mais j'étais très marqué et les questions de fond demeuraient, de sorte que je ne trouvais pas la paix. Bien que je ne la rejetais pas, la religion ne m'apportait pas de réponses satisfaisantes.

Fin 2008, je décidai d'explorer d'autres voies et j'achetai sur Internet un livre traitant de spiritualité, intrigué par l'enthousiasme dont les lecteurs faisaient part dans leurs commentaires.

Dès la lecture des premiers paragraphes, je fus saisi par la profondeur et la grande cohérence de ce livre. Il apportait un angle de vue tout à fait nouveau sur tous les aspects de la vie.

À mon tour enthousiasmé, je décidai d'écrire à mon père, ma mère et ma sœur aînée des lettres dans lesquelles je leur fis part de cette découverte et de mon souhait de voir notre famille plus heureuse et unie.

Mon père fut particulièrement ému de sa lettre et le soir même nous nous serrions dans les bras l'un de l'autre. Je venais de tirer un trait sur de longues années de peur et de ressentiment à son égard.

Je ne peux malheureusement pas vous exposer ici en détail tout ce dont j'ai pris conscience sur moi-même et sur le monde au travers de la lecture de cet ouvrage et des deux autres tomes qui le suivent.

Je veux simplement vous dire qu'en me posant des questions, en arrêtant d'éluder les sujets qui me gênaient et en cherchant activement, j'ai fini par trouver des réponses.

La trilogie "Conversations avec Dieu", écrite par Neale Donald Walsch, a marqué un tournant majeur dans mon existence car elle m'a aidé à y donner un sens. J'ai éprouvé des sentiments de joie et d'amour intenses en la lisant et je remercie aujourd'hui sincèrement la vie au lieu de la maudire.

Même si je ne me suis pas débarrassé de tous mes comportements et pensées passés, j'ai beaucoup changé intérieurement et je vis désormais dans un sentiment de cohérence et de compréhension globale qui me procurent une paix profonde et durable.

Le mot de la fin

Arrêtons de vivre comme des zombies en gobant ce qu'on nous dit sans réfléchir et en essayant d'être à tout prix dans la norme ! La curiosité, l'observation attentive sans jugement, le détachement, l'esprit critique et la persévérance sont nos outils les plus efficaces pour notre accomplissement. Le bonheur n'est pas la destination mais le chemin. ■

Punk pour briser les apparences

par Tony RUIVO



Tony Ruivo,
37 ans,
infographiste,
membre d'une
équipe Mission
de France à
Ivry-sur-Seine.

LAC : Tony, que penses-tu de cette brève présentation de toi ?

Tony : C'est un peu résumé, ça ne dit pas grand chose ! Mais bon, c'est pratique évidemment.

LAC : Cela touche à ton identité. Tu n'aimes pas être étiqueté peut-être ?

Tony : Ce qui m'intéresse depuis mon adolescence, c'est de penser que la vie ne s'arrête pas à des codes ni à des principes. Elle est bien plus que cela. J'aime la vie avec ce qu'elle comporte de violence primale, rien à voir avec la violence faite à l'autre, je parle d'énergie de vivre. C'est ce qui m'a attiré, à l'adolescence, vers la culture

punk et le hard-rock. J'écoute d'ailleurs toujours cette musique qui hurle la vie, à travers la révolte, l'amour, l'espoir ou le désespoir... l'humour aussi.

LAC : Le mouvement punk continue de faire peur... il véhicule une image de violence, de contestation radicale de la société, de dépassement des limites des règles du vivre ensemble. Qu'est-ce que cela voulait dire pour toi d'être punk ?

Tony : Le punk est une culture musicale et sociale issue du monde du Rock. À l'époque, pour moi, c'était une attitude, il s'agissait surtout de remettre en cause les conventions établies, en montrant qu'on pouvait vivre autrement, que l'essentiel de la vie n'est pas dans les habitudes, qu'elles soient vestimentaires, linguistiques ou artistiques. Je voulais dénoncer le « bien-pensant », faire de la « provocation » pour provoquer à penser autrement. Pour moi l'important était de ne pas se prendre au sérieux, un moyen efficace pour tourner en dérision tout ce qui se prend trop au sérieux. J'ai commencé à adopter un look punk (habits noirs, Doc martens, coupes de cheveux originales et boucles

d'oreilles), au même moment où j'ai commencé à fréquenter l'aumônerie catholique du lycée. J'aimais beaucoup la confusion que j'entretenais : au lycée, on ne comprenait pas pourquoi j'allais à l'aumônerie, et à l'aumônerie, on était effaré de ma tenue vestimentaire ! Mon apparence ne disait pas qui j'étais vraiment. Les valeurs chrétiennes avaient du sens pour moi mais j'avais l'impression que la majorité de chrétiens les vivaient sous un mode « béni-oui-oui » ou « gnan-gnan ». Ce qui me plaisait dans les Évangiles, c'est la personnalité hors-norme de Jésus, sa contestation de l'ordre établi avec la scène de la chasse des marchands dans le temple. Je voyais en Jésus la figure de l'anarchiste. Je le répète, le punk est d'abord une attitude face à la vie : l'illusion des conventions, la superficialité des codes, la dérision dans toutes choses, la dissonance, le déplacement perpétuel et incongru... les Monty Python sont des punks, Nadine de Rothschild, elle, c'est l'anti-Punk !

Le Rock ou le hard-rock exprime pour moi cette énergie de la vie qui ne peut être mise sous contrôle et cette recherche de vérité qui sait crier la souffrance et la désespérance, non par goût morbide mais parce qu'elle touche l'humanité.

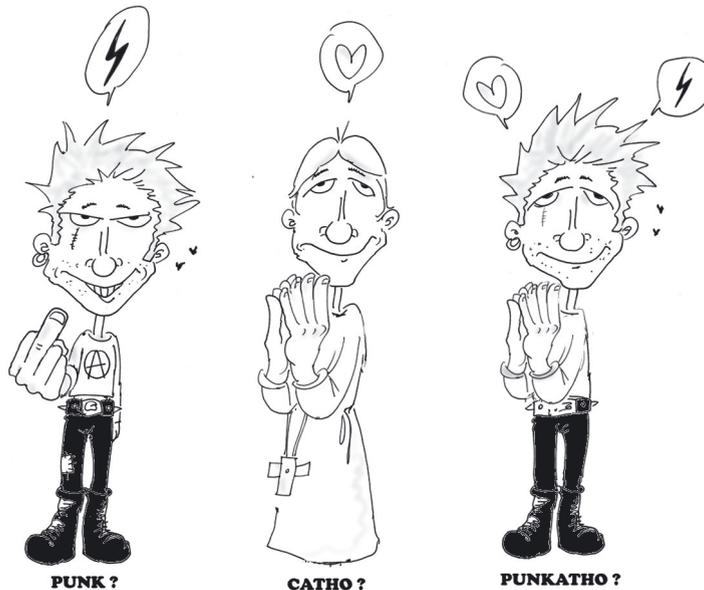
Un journaliste disait que le Rock n'est pas contre Dieu, le Rock parle de l'absence de Dieu.

LAC : Fais-tu des liens entre cette recherche de positionnement et tes racines portugaises ?

Tony : Je suis né en France de parents qui sont partis du Portugal sous le régime totalitaire mis en

place par Antonio de Oliveira Salazar, et qui dura jusqu'à la révolution des œillets en 1974. Mes parents faisaient partie de ces immigrés pauvres, qui n'ont jamais réussi à parler parfaitement le français. Des copains se moquaient ainsi ouvertement de la manière dont parlait ma mère. Il y avait aussi à l'époque beaucoup de blagues qui circulaient

Dessin de Tony Ruivo



sur les portugais. J'étais très introverti et très mal à l'aise avec l'image que véhiculaient mes parents : l'immigration, la pauvreté, la culture populaire. Nous avions un appartement minuscule et je n'osais pas y inviter des copains. Bref, je me sentais souvent catalogué, jugé. Vers l'âge de 16 ans, j'ai eu des copains issus de l'immigration marocaine et algérienne, qui vivaient la même situation de mal-être que moi. On se sentait décalés, on vivait décalés puisque tout en étant français, on nous disait qu'on ne l'était pas vraiment. Quand j'ai commencé à m'identifier aux punks ou aux hard-rockers (pas les mêmes tribus), cela m'a permis à la fois d'avoir le sentiment de « foutre un peu le bordel » et je l'avoue, d'intéresser des filles sensibles au côté rebelle. Je pouvais ainsi extérioriser le décalage intérieur dans lequel je vivais comme enfant d'immigré.

LAC : Comment pouvais-tu être à la fois punk et catho ?

Tony : Ma mère m'a longtemps traîné avec ma sœur à la messe de la communauté portugaise dans une église noyée dans la pénombre où le prêtre parlait avec une voix monocorde. Je croyais en Dieu et aux valeurs de ma mère, faites

de courage et d'abnégation. Mais c'est l'aumônerie d'Ivry-Vitry qui m'a fait découvrir ma culture chrétienne. C'est aussi là que j'ai rencontré la Mission de France à travers les visages de Dominique Fontaine et de Patrick Salaün. Je pouvais penser l'évangile (respect de tout homme) sans que cela soit contradictoire avec ma manière de rejeter les images toutes faites. Être punk, c'était (et c'est toujours selon moi) dénoncer, tourner en dérision toutes les formes de conformismes, ce n'était pas pratiquer la violence envers autrui. Je trouvais dans ce genre de musique des paroles qui font sens, qui disent la vie et parfois aussi Dieu dans une forme musicale qui dénonce le trop institué. Je trouvais à l'aumônerie une liberté de parole, la possibilité de parler et de rire de tout sans tabou. Cela a forgé en moi la conviction que tout peut se dire, que rien n'est à sacraliser, ni les lieux, ni les fonctions, ni les paroles. La seule chose qui compte étant le respect d'autrui, de la vie.

LAC : Aujourd'hui, tu ne t'habilles plus en punk mais tu continues d'aimer de provoquer ! Resteras-tu un éternel adolescent ?

Tony : Provoquer quelqu'un en disant quelque chose d'étonnant est une manière de casser

la distance, de dépasser les apparences, de mettre à l'aise en donnant l'occasion de rigoler ensemble. C'est entrer par la dérision pour détendre l'atmosphère. Cela m'aide beaucoup dans le dialogue avec les jeunes et les non-croyants. Quand je dis quelque chose qui est en décalage avec ce que je suis ou avec le lieu dans lequel on se trouve, cela provoque une ouverture, un questionnement, un déplacement imprévu. Dans le domaine religieux, désacraliser ce qui semble institué de toute éternité ouvre une brèche, une porte, un appel d'air : cela laisse une place possible pour ceux qui se sentent complètement extérieurs.

LAC : Tony, tu es aussi l'auteur des dessins du Chat dans l'*Option-Jeunes*, la revue du Service-Jeunes de la Mission de France. Qu'est-ce que représente pour toi l'image ?

Tony : Je suis effectivement très sensible à la représentation, puisque j'ai été jusqu'à l'inscrire dans mon apparence vestimentaire ! Mais je l'ai toujours considérée comme non adéquate à la réalité : l'image n'est pas la réalité. J'aime l'image, mais je sais aussi qu'elle peut être enfermante, l'image est enivrante, porteuse d'émotions mais

vaine pour elle-même. En tant qu'infographiste, c'est la recherche esthétique qui me passionne. Mon rôle est de parvenir à rejoindre l'univers esthétique, symbolique, de mes clients dans un objectif de communication ; je traduis en images leurs représentations mentales, leurs désirs de communiquer quelque chose. J'aime chercher à rejoindre les univers culturels, les codes, les représentations sociales portés par d'autres et qui me sont étrangers.

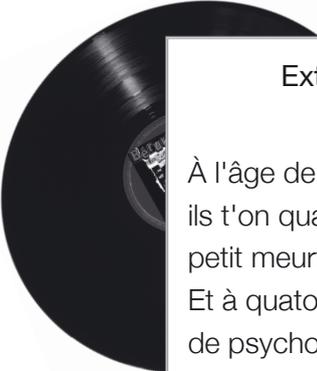
Avec le Chat de l'*Option-Jeunes*, j'ai voulu contribuer à réinventer le journal des jeunes de la Mission de France. Avec Antoine, le responsable du Service-Jeunes de l'époque, on cherchait un ton décalé et on s'est inspiré de l'esprit des dessins de Gotlieb et de la revue "Fluide Glacial". L'association décalée du texte et de l'image permet de tourner des symboles en dérision et c'est ce qui fait réagir et réfléchir la plupart des jeunes.

LAC : À quoi te conduisent aujourd'hui tes appartenances multiples et un brin paradoxales ?

Tony : Davantage que portugais et français, je me sens complètement européen. Je ne suis

pas du tout attaché aux signes nationalistes, très prégnants au Portugal. Je suis très heureux de l'existence de l'euro qui permet de passer d'un pays à l'autre facilement. Je veux également une Europe plus sociale. Je suis bien sûr très sensible aux questions d'immigration : quand j'entends dire qu'en accueillant beaucoup, on créera un appel d'air qui verra la France envahie par des hordes d'étrangers, cela me met hors de moi. En effet, je sais que personne ne quitte son pays et sa famille sans un arrachement to-

tal, c'est de l'ordre du vital. Je reste très touché par ce que ma mère a souffert d'humiliations quand elle est arrivée en France. Aujourd'hui, je suis fier d'elle qui a tant sacrifié pour moi et ma sœur. Du point de vue religieux, je crois comme mon pote Cédric aussi, à la Mission de France, que hors de l'Église il y a aussi plein de salut. Je cherche à dépasser les frontières, comme je cherchais à dépasser les conventions sociales, et je fréquente toujours les concerts de hard-rock, surtout pas catho. ■



Extrait de « **Vivre libre ou mourir** » du groupe punk
Bérurier Noir

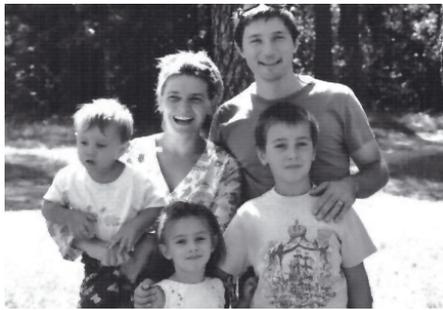
À l'âge de douze ans,
ils t'on qualifié d'enfant délinquant,
petit meurtrier
Et à quatorze ans
de psychopathe grave
et d'adolescent irrécupérable

Puis à dix-sept ans,
t'étais alcoolique,
en camp d'edress'ment,
et les coups de triques
Et à dix-huit ans, tu as fait l'armée,
chez les délinquants, tu as déserté !

Vivre libre ou mourir !

La naissance de l'autre intérieur

par Anouk CORM



Anouk est infirmière, Selim, son époux, est médecin. Tous deux ont fait partie de l'équipe Mission de France de Lille. Depuis deux ans, ils ont rejoint la Savoie.

J'AVOUE avoir été un peu surprise lorsqu'on m'a demandé d'aborder la question de l'Autre, semblable et différent, à travers mon vécu de la maternité...

Ce n'est pas forcément à cette expérience-là que l'on pense en premier lieu... et pourtant, maintenant, après avoir pris le temps d'y réfléchir, je mesure combien cette question est importante dans notre vécu de parents.

Une brève présentation pour permettre de situer un peu les choses : je suis une jeune maman de 31 ans, actuellement en congé parental pour mon dernier enfant.

Avec mon mari, Sélim, nous avons eu la chance d'accueillir trois enfants : Simon, 10 ans, Gabrielle, 6 ans et Nathan, bientôt trois ans.

Je vais vous partager mon expérience, qui est donc, par conséquent, personnelle et limitée. Limitée par ce que je suis, par mes enfants, qui sont encore jeunes (l'adolescence n'est pas encore passée par là...) et par mon regard de maman (et non de papa !).

Après ce petit préambule, rentrons dans le « vif » du sujet !

La première chose qui me revient, quand je pense au temps de la grossesse, c'est mon étonnement de sentir les premiers mouvements du bébé, la présence de ce petit être qui grandit dans mon sein. On partage à la fois une grande intimité (il vit complètement à mon rythme, il partage mes émotions, ce que je mange, mes mouvements...) et en même temps, je ne le connais pas.

Qui est-il ? Que porte-t-il ?

Il est déjà un être à part entière. Il vient de moi, et de son père, mais il n'est pas moi.

Me revient également la sensation de plénitude que j'ai éprouvée durant ces temps de grossesse, malgré les petits tracas physiques inhérents à celle-ci.

Et puis de l'inquiétude, bien sûr, aussi : par rapport aux changements à venir, à ce que cela

signifiait de devenir mère/père dans le quotidien, mais aussi au niveau de la responsabilité et de la transmission.

Et puis, il y a la naissance et notre premier face à face.

Et là, nouvel étonnement de le découvrir, de rencontrer son regard. Celui avec qui j'ai partagé neuf mois de grande proximité est malgré tout un inconnu. Ce temps qui commence est donc un temps où nous allons apprendre à nous connaître, à nous apprivoiser...

Parallèlement à ce sentiment de se sentir un peu « étranger » l'un à l'autre, je sens que se développe en moi un attachement très fort, « viscéral ».

L'amour qui me relie à mon enfant est déjà façonné par tout le temps d'intimité de la grossesse.

La naissance marque la première séparation physique entre mon enfant et moi. Le cordon ombilical a été coupé et il prend son premier souffle autonome.

Par la suite, la première année est marquée par un lien corporel encore très fort (allaitement/repas, portage, toilette...). Le tout-petit manifeste une grande dépendance pour tous ses besoins vitaux.

Puis, progressivement, nous passons d'un « corps à corps » à une autonomie nécessaire.

Mon enfant grandit, affirme son caractère. Le « non » apparaît.

L'autre jour, où je m'agaçais sur mon petit dernier qui ne cessait de me répondre non, ma belle-mère m'a dit : « Réjouis-toi qu'il te dise non. Cela lui est nécessaire pour se séparer de toi, pour se différencier ! ».

Accepter donc d'entendre ce « non », même si bien sûr, par la suite, il sera amené à obéir ou à entendre ce que j'ai à lui dire.

Le lien fort d'amour qui me relie à lui aurait parfois tendance à m'entraîner à un sentiment de possession. Or cette vie, que l'on a transmise, ne m'appartient pas. Je suis donc amenée avec mes enfants à apprendre la dépossession, à les laisser s'éloigner pour qu'ils puissent trouver leur identité. (C'est un travail toujours d'actualité pour moi aujourd'hui !)

En revanche, même si ce détachement n'est pas facile, je ressens beaucoup de joie et d'émotion à découvrir ce qu'ils sont dans leurs richesses et leurs faiblesses, et ce qu'ils portent, pour maintenant et

dans l'avenir. Je suis émerveillée par cette Vie si riche de possibles, si diverse.

Je le mesure d'autant plus depuis que j'ai plusieurs enfants. Mes deux aînés sont si différents et c'est passionnant d'être témoin de cette diversité. Cela ne va pas sans heurt, ni jalousie. Et ce n'est pas facile, en tant que parents, de donner sa place à chacun et de faire qu'ils se sentent aimés dans ce qu'ils sont.

Jusqu'à présent, je n'ai pas souligné l'importance de la présence du père (ou d'un tiers dans d'autres situations familiales) dans la relation à l'enfant.

Dès le départ, cet enfant naît d'une union entre deux histoires, deux familles, deux cultures. Cet état de fait, d'emblée constitutif de l'enfant, permet d'installer une altérité. Il n'est ni semblable en tous points au père, ni en tous points à la mère.

Également, la présence du père, lors de la grossesse, à la naissance et ensuite dans son rôle de parent, permet de « couper » la relation fusionnelle entre la mère et l'enfant. Elle permet de rétablir une bonne distance dans la relation, d'introduire une triangulation.

Je trouve aussi très important les échanges que nous pouvons avoir ensemble pour confronter

nos réflexions, nos points de vue. Là encore, c'est important de prendre en compte la différence de l'autre car, même si cela peut être conflictuel, cela permet d'apporter un regard différent sur nos enfants.

Dans mon rôle de mère, je sens souvent mes limites, mes faiblesses et je vis comme une chance de pouvoir m'appuyer sur mon mari, de pouvoir compter sur notre complémentarité. Complémentarité comme reconnaissance de nos spécificités à chacun.

Comme cela avait pu être échangé lors de la dernière université d'été, l'unité familiale est bien un des premiers lieux d'apprentissage de la fraternité.

Il est facile de s'aimer sur ce qui nous est commun, ce qui nous rassemble, mais comment aimer, accompagner l'Autre (mon mari, mon enfant,

mon frère ou ma sœur) dans ce qui le différencie de moi ? Comment je respecte qu'il n'ait pas les mêmes goûts, les mêmes opinions ou les mêmes choix que moi?

Mon enfant se construit au départ en regard de nous, de nos familles, de la fratrie (ses « racines »). Mais il est ensuite appelé à élargir son horizon en rencontrant d'autres personnes, qui seront, elles aussi, constitutives de son histoire, de son identité (et qui nous échappe...).

Suis-je capable de respecter cela ?

Suis-je capable de respecter son propre chemin pour qu'il devienne un homme ou une femme debout, fort(e) de sa propre identité ?

Aujourd'hui, le chemin ne fait que commencer, mais, avec la grâce de Dieu et avec ceux qui m'entourent, je le crois possible... ■

Trajectoire de vie

par Jean-Bertrand de LONGVILLIERS



Jean-Bertrand de Longvilliers participe au réseau des Jeunes Professionnels du Finistère. À 31 ans, il a déjà vécu

plusieurs vies. Il nous a confié son itinéraire.

DIFFICILE de parler ainsi de sa trajectoire, c'est très personnel et il est délicat de la soumettre ainsi au regard des autres, surtout quand elle n'est pas bien rectiligne...

Origines

Alors pour moi la vie a commencé entre deux parents récemment installés en Bretagne. Aîné rapidement suivi par une petite sœur puis un petit frère. Papa est architecte, maman professeur de dessin dans son atelier, au rez-de-chaussée de la maison... Nous avons grandi entourés de belles choses, de gens brillants et créatifs. Beaucoup d'amis d'enfance parmi les enfants des copains des parents

chez qui nous passons souvent des week-ends. La famille chaque Noël à Paris et chaque été, en Bretagne : la mer, le bateau, puis la plongée, le surf et la planche à voile... Papa est exigeant mais très attentif à chacun de nous, Maman est plus douce – nous sommes vraiment très aimés. La vie est belle en province. À la maison il n'y a pas de télévision mais des aquariums. Nous partons souvent tout le week-end en bateau : une fois, nous sommes même arrivés une heure en avance à l'école sans avoir été informés du changement d'heure – la maîtresse devait nous prendre pour des originaux un peu à côté de la plaque !

L'école primaire, puis le collège sont de bons souvenirs : les échelons se succèdent sans grande difficulté. Un brin élitiste : allemand première langue, bac S spécialité Math... Ça marche bien, alors j'ai le choix pour mes études : c'est fait ! Ce sera la biologie marine : un bon diplôme du CNAM¹ où je rentre sans encombre car j'ai déjà fait plusieurs stages dans le domaine et rencontré des professionnels (chercheurs et chefs d'entreprises que connaissait mon père).

1. Conservatoire National des Arts et Métiers.

Ouvertures à d'autres réalités

Cherbourg pour deux ans : je découvre une autre réalité, d'autres milieux sociaux, des personnes des DOM-TOM, et j'apprends à être dépendant des autres car, à 17 ans et sans revenus, pas question d'avoir une voiture. De belles amitiés, les premiers pas de la vie indépendante des parents... Là encore les résultats sont bons : de très bons stages et je finis deuxième de ma promotion. S'impose vite à moi l'idée de continuer dans une école d'ingénieur, pour devenir éleveur de poissons. Je m'oriente vers l'École d'Agriculture d'Angers – un cursus centré sur la production animale. Je découvre encore un autre milieu, plus rural souvent, que j'apprécie beaucoup : je me fais de très bons amis dans ma promotion. Je deviens président du club de voile et organise la présence de l'école à la Course Croisière EDHEC : événement étudiant incontournable... Ce sont les grandes années d'étudiants dans la belle ville d'Angers. Nous sommes 35 000, alors l'ambiance n'est pas triste.

Nous organisons souvent des fêtes étudiantes, ou parfois y participons, une, deux, voire trois fois par semaine. Beaucoup d'alcool, mais l'ambiance reste bon enfant. Cela ne nous empêche pas de suivre la grande majorité des cours et je suis bien classé dans ma promotion. Etiqueté poissonnier, je suis un peu inclassable au milieu des "culs terreux". Mes stages me permettent de rester en contact avec le poisson. J'apprécie d'être en entreprise, et je me lance donc dans mes deux dernières années d'école, en apprentissage dans une grosse entreprise d'élevage de truites du Sud-Ouest, dirigée par l'oncle d'un très bon ami de promo. Mon père m'offre ma première voiture. Et me voici six mois en entreprise, six mois à l'école où je profite du programme ERASMUS pour passer quelques mois de fête et de rencontres variées sous le soleil de Valence en Espagne.

La dégringolade

Comme tout se passe bien, je suis embauché dans mon entreprise à l'obtention de mon diplôme : chef de projet en Recherche et Développement. Exactement ce que je recherchais ! Mais l'entreprise ne va pas si bien et il m'est difficile de tenir ma place qui consiste à faire évoluer les

techniques parmi des personnes d'une autre génération et qui sont très attachées à ce que les choses ne changent pas trop, de peur de perdre leur place. Et au bout de quelque mois, il est préférable que je quitte l'entreprise, d'autant plus que l'on me propose un licenciement et un poste dans une filiale située à Boulogne-sur-Mer, à deux pas de Lille où se trouve ma fiancée ! Il s'agit d'être responsable de production dans une toute nouvelle unité de découpe de poissons ultra-moderne. Un challenge qui m'enthousiasme, l'équipe et les équipements sont neufs, le patron fort sympathique et prêt à me faire confiance en me proposant des responsabilités très gratifiantes. Le travail est dur, la production démarre à 4 h 30 ou 5 h 00 et il faut ouvrir l'usine une demi-heure avant. Nous découpons du poisson pour les grandes surfaces qui sont très exigeantes et imposent des cadences et des conditions de travail difficiles au froid (+8°C) et à l'humidité. Je dois me coucher très tôt, je suis fatigué, ce qui contribue peu à peu à mon isolement. Je fais de moins en moins de sport et je ne vois plus grand monde en dehors de ma fiancée qui a, elle aussi, trouvé un travail à Boulogne. Le travail, le sommeil... je suis de moins en moins convaincu de ce que je fais : qu'est-ce qui

me pousse à imposer à des femmes qui pourraient être ma mère de telles conditions de travail. J'en perds le sommeil et à la veille de Noël : grosse période de production ; je craque ; je ne dors plus depuis trois jours.

Changement de cap

Je rentre en Bretagne trouver le repos chez mes parents : en arrêt maladie – syndrome axio-dépressif. Au bout de quelques mois, je dois annoncer à mon patron et surtout à ma fiancée que je ne reviendrai pas à Boulogne. Je souhaite tourner la page, définitivement. À cette même période, mon père meurt brutalement dans un accident de voiture. Je suis heureux d'être sur place et de pouvoir soutenir maman. Mais il faut rebondir, je revois mes amis et décide de faire un bilan de compétence à Paris. Je me souviens avoir dit à mon coach : je cherche un travail où "plus on est gentil, plus on est bon" : il m'a regardé avec de grands yeux. Bilan : je souhaite être en relation avec des gens, défendre des idées, un certain idéal : pourquoi ne pas faire de la communication ?

Et grâce à mes relations familiales, je trouve du travail dans une petite boîte de communication qui fait la promotion de l'environnement dans les éco-

les de voile... en fait elle cherche surtout à faire apparaître le nom de son client partout dans les écoles de voile, sans se préoccuper des questions environnementales réelles. Alors il faut organiser des petits-déjeuners conférence de presse et gérer des luttes d'influences qui peuvent surgir dans les services communication de très grosses entreprises françaises : savoir qui est vraiment décideur, qui va bientôt être viré, qui influence telle personne car ils couchent ensemble... tout cela me dégoûte un peu... et je n'ai pas trop de mal à décider de ne pas prolonger mon CDD auprès de ce patron peu scrupuleux.

Alors là, je suis bien interrogatif : décidément je ne veux plus travailler dans ce système... qui me répugne. Ma situation n'est pas inconfortable, j'ai deux ans de chômage devant moi et je suis installé en Bretagne. Après quelques mois de vacances, je prends part à une association pour les gens de la rue en accompagnant un jeune aux JMJ de Cologne. Puis en rentrant, je me rapproche de la communauté de l'Arche située à quelques kilomètres de Quimper. J'y étais allé une journée en seconde, ça fait déjà quelques années et je connais bien l'Arche car le frère de mon père est trisomique et il vit à l'Arche depuis ses 20 ans.

Et c'est la révélation !

Je découvre la vie avec les personnes dites handicapées mentales, le travail manuel (la menuiserie) et je peux mettre à profit mes compétences de communication et d'organisation en recherchant des fonds et en organisant des chantiers pour les jeunes chez nos amis des pays de l'Est. Après un an volontaire, je suis embauché à l'Arche. J'y trouve des relations vraies, la joie de la vie simple et gratuite en communauté. Les personnes de l'Arche, les princes et les princesses, nous introduisent dans leur royaume où la vie semble à l'envers et l'Évangile à l'endroit. Accueil, douceur, ils mettent tout leur talent pour offrir aux nombreux jeunes qui passent un aperçu du royaume. C'est une grande grâce que de vivre avec eux. Je me trouve enfin en accord avec ma foi et mes aspirations profondes. Je me sens aussi proche d'eux par mes souffrances : depuis les échecs et les séparations douloureuses que j'ai vécus, je revis régulièrement des périodes d'angoisses et de dépression sur des thèmes liés au travail, au sommeil, au sens de ce que je fais et à

l'utilité de mon activité. J'ai toujours été suivi par un médecin depuis mon départ de Boulogne, mais parfois je suis découragé par ces difficultés récurrentes.

En marche vers l'avenir

Depuis quelques mois je chemine avec Gaëlle, nous sommes fiancés et nous allons nous marier dans quelques mois. C'est une nouvelle étape importante, qui n'est pas sans difficultés car en me mariant, je sens qu'il est nécessaire à l'équilibre de notre couple de prendre de la distance avec ma communauté de l'Arche en trouvant un travail à l'extérieur. Sûrement en lien avec les jeunes, avec l'Église que j'aime profondément : pourquoi pas en pastorale des jeunes ?

Voilà cette trajectoire que je regarde avec tendresse, en me souvenant de toutes les belles rencontres, même dans les périodes les plus dures. Je n'ai jamais perdu la foi en Dieu ni la confiance en l'amour qu'il me porte malgré la difficulté du quotidien. ■

Sagesse chinoise

une autre culture (Éd. Le Pommier, Avril 2010)

Jean de Miribel et Léon Vandermeersch



Jean de Miribel est prêtre de la Mission de France. Parti à Hong Kong dès 1969, il put entrer en Chine continentale en 1976 pour prendre un poste d'enseignant de français dans une université du nord-ouest du pays. Retraité depuis des années, il y vit toujours.

Léon Vandermeersch, sinologue réputé, est professeur honoraire de l'Université française et membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Volontaire international, une transition ?

par Clémence BOSSELUT



Ancienne volontaire de solidarité internationale dans le cadre de la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération), Clémence Bosselut

a soutenu une thèse de sociologie sur le volontariat et les transformations identitaires qu'il implique. Nous reproduisons ici, avec l'aimable autorisation de la Revue, un article paru dans *Ceras - revue Projet* n° 305, Juillet 2008. URL : <http://www.ceras-projet.com/index.php?id=3213>

Étape de libération ou rite de passage, le volontariat de solidarité peut aider à construire une identité d'adulte. Il peut n'être aussi qu'une simple expérience de vie à l'étranger.

Notre société ne connaît plus de rites de passage au sens traditionnel¹, prescrits par la société, communs à toute une classe d'âge et donnant au moment de la réintégration un statut nouveau clairement défini socialement². L'âge adulte lui-même ne correspond plus à un franchissement ordonné de seuils objectifs et clairement identifiés

1 Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage*, Emile Nourry, 1909.

2. Cet article s'appuie sur une thèse de sociologie. L'enquête se fonde sur des entretiens, des questionnaires et des observations des volontaires avant leur départ, sur place et à leur retour. Voir aussi Clémence Bosselut, « Don de soi ou professionnalisme ? Recrutement et formation à la délégation catholique pour la coopération », *Sociologies pratiques*, n°15, 2007.

(décohabitation, entrée dans la vie professionnelle, mise en couple, mariage, premier enfant...). Il dépend du sentiment individuel d'être et de vouloir être « adulte ». Le volontariat de solidarité internationale (VSI) ressemble pourtant à un rite de passage, qui serait inscrit dans la modernité. Il se traduit par un départ qui permet à l'individu de faire des expériences personnelles dans un « hors lieu », propice à la transformation de la personnalité par son aspect initiatique et par les remises en question profondes qu'il peut susciter, mais défini par un cadre spatial et temporel précis. Plus de 90 % des individus qui partent à l'étranger dans le cadre du VSI avec la Délégation catholique pour la coopération (DCC)³ ont entre 20 et 34 ans. Cette expérience de deux ans à l'étranger constituerait-elle pour eux une forme moderne de passage à l'âge adulte ?

La plupart des jeunes volontaires franchissent, en effet, des seuils objectifs du devenir adulte pendant ou à la suite de leur volontariat. Pour autant, les interprétations de la place du volontariat dans

les trajectoires méritent d'être affinées pour rendre compte de leur diversité.

Une expérience symbolique et initiatique...

L'expérience du volontariat présente certes des aspects symboliques et initiatiques. La façon dont les volontaires considèrent les difficultés et les peurs comme des épreuves déjà surmontées et forcément enrichissantes, qui les « feront grandir », n'est pas sans rappeler les rites initiatiques traditionnels : l'imaginaire lié au départ est fort. Les difficultés semblent même parfois désirées : « *Le fait d'être en sécurité, j'ai l'impression que ça te met des visières [...] J'ai envie de me rendre compte de ce qui se passe ailleurs et d'être bouleversée.* » Caroline, I⁴, 24 ans, Amérique latine.

Les jeunes évoquent souvent des changements positifs dans leur caractère, leurs connaissances, leur ouverture d'esprit : « *Quand je suis rentré en*

3. Créée en 1967 à la demande de l'État par l'Épiscopat français, la DCC est la plus grande Ong française, en nombre de volontaires envoyés chaque année. Ils exercent un métier pendant deux ans auprès d'un partenaire local dans un pays dit du Sud.

4. Les prénoms ont été modifiés. Les chiffres I, II et III indiquent que les extraits proviennent d'entretiens réalisés respectivement avant, sur place ou au retour de volontariat. L'âge est celui du moment de l'entretien cité. Le continent indiqué est celui où les volontaires ont passé leurs deux années.

France, [...] on m'a trouvé changé, c'est-à-dire beaucoup plus tolérant, beaucoup plus ouvert, beaucoup plus souple... Ça fait plaisir, parce que j'avais conscience d'être un peu rigide, à cause de tout, mon éducation, le passé. » Laurent, II, 36 ans, entre deux années de volontariat au Proche-Orient.

Le détachement et l'éloignement géographique peuvent favoriser la prise d'indépendance et d'autonomie, débouchant parfois sur une relation décrite comme « d'adulte à adulte » avec les parents, ce qui n'est pas incompatible avec un rapprochement affectif : « *J'ai senti [que mes parents] me faisaient confiance, qu'ils n'avaient pas leur mot à dire sauf si moi je le demandais. [...] Ça m'a rapprochée d'eux en tant qu'adulte, en partageant beaucoup de choses avec eux, mais en tant qu'adulte. Et du coup, en créant une indépendance, en fait, comme une personne à part entière.* » Nathalie, III, 25 ans, Proche-Orient.

Sur leur lieu de volontariat, certains transgressent, même inconsciemment, des limites qu'ils n'auraient pas franchies aisément en France : ils passent outre les frontières sociales, osent parler à « n'importe qui » dans la rue et prennent des responsabilités professionnelles très importantes... Le volontariat est alors un temps d'épreuve des limites et de dépassement de soi. Un fort sentiment de li-

berté accompagne parfois l'expérience : « *Ce temps, ça a été un grand espace de liberté, parce qu'on m'a laissé beaucoup d'initiatives, et voilà, de liberté dans mes choix, et puis aussi parce que j'ai eu la possibilité de proposer, et qu'on puisse faire ensemble, avec des locaux.* » Céline, III, 28 ans, Amérique latine.

Le sentiment d'être libéré des contraintes de la société d'origine est d'autant plus renforcé que des évidences quotidiennes, existentielles, semblent rompues à l'étranger : rapports de générations, relation à la mort, à l'autorité, au corps, à la foi, à la loi, à l'argent, au spirituel, au genre... Leurs propos montrent cependant que la relation entre le franchissement des seuils de la vie adulte, le sentiment d'être adulte et l'expérience du volontariat demeurent complexes et variés : le lien entre le passage à l'âge adulte et le départ est loin d'être mécanique.

...et ses différentes interprétations

Une typologie du rapport entre trajectoires et expériences peut être proposée à partir des discours des individus. Elle n'épuise pas la diversité des trajectoires individuelles mais elle permet de distinguer quelques grandes tendances en accentuant des traits spécifiques. Nous identifions trois types

de relation à l'expérience : le volontariat-transition vers l'âge adulte, le volontariat-moratoire et le volontariat-punctuation dans la construction narrative de l'être adulte.

Le volontariat peut d'abord faire office de transition initiatique moderne vers l'âge adulte. Leur sentiment d'être adulte et d'avoir grandi s'explique aux yeux de certains par leur expérience à l'étranger : « *Le fait d'être partie là-bas, ça me permet de me sentir plus adulte. D'être bien ancrée, d'avoir les pieds bien posés, bien à plat [...]. Être capable de prendre des responsabilités, savoir ce dont j'ai envie, ce qui est bien pour moi et ce qui ne l'est pas.* » Louise, III, 25 ans, Proche-Orient. La majorité des discours se rapprochant de ce premier type sont ceux de jeunes femmes célibataires.

Le volontariat semble utilisé par d'autres volontaires comme un moyen de repousser le moment où ils devront être « adultes » aux yeux de la société et de leurs proches. Ils ont une vision négative des adultes, qu'ils jugent fermés, routiniers, satisfaits... Leur expérience se rapproche de celle d'un « moratoire⁵ », décrit par Erikson. Le volontariat est censé leur permettre d'élargir le champ des possibles et

de repousser des décisions déterminantes ou des actes fondateurs (« s'installer », avoir un emploi durable). En partant, ils pensent échapper à la pression sociale et éviter l'entrée dans une vie qu'ils imaginent routinière.

Au retour, ce moratoire peut parfois se prolonger, permettant ainsi de retarder encore des choix. Certains recherchent par exemple un emploi « provisoire », en attendant de décider ce qu'ils veulent « vraiment » faire ou devenir. Le volontariat est souvent dans ce cas, l'amorce d'un virage, d'une réorientation professionnelle, en rupture avec les études. Dans ce deuxième type, ce sont pour la majorité des jeunes hommes que l'on rencontre. On peut supposer que la pression sociale sur leur avenir professionnel est plus importante que pour les femmes et que le volontariat leur donne la possibilité d'y échapper, temporairement du moins, d'une façon légitime aux yeux de leurs familles.

Enfin, le volontariat peut constituer une étape dans la construction identitaire de l'être adulte, sans être pour autant décisive. Les individus concernés ici se sentent déjà adultes avant le volontariat. Être

5. Erik H. Erikson, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Flammarion, 1972 (1968), p. 164.

adulte n'est donc ni un objectif ni une conséquence du départ. La vie adulte⁶ est considérée comme une suite d'expériences permettant de devenir toujours plus responsable et mature ; le volontariat est l'une d'entre elles.

Les discours se rapprochant de ce type proviennent soit d'individus déjà établis dans une vie professionnelle, soit de personnes voulant faire carrière dans la solidarité internationale. L'enjeu du volontariat n'est pas tant le développement de sa personnalité que l'ouverture à une expérience dans le champ de l'humanitaire ; la dimension symbolique du départ est ainsi minimisée.

Au-delà de son caractère symbolique, le volontariat peut être un lieu de transformation de la personnalité en raison de l'éloignement géographique et culturel et de la recomposition des liens sociaux qu'il entraîne. Pour certains, cette expérience fait réellement office de transition initiatique efficace, avec ses épreuves et ses apprentissages. Pour d'autres, il s'agit plus d'un moratoire avant l'âge adulte, temps de réflexion et de sentiment de liberté. Pour d'autres enfin, l'aspect symbolique n'est pas plus instrumentalisé que dans une autre expérience de vie. Il est une expérience, certes importante, mais non déterminante, dans les trajectoires de vie. ■

6. Jean-Pierre Boutinet, *L'immaturation de la vie adulte*, Puf, 1998.



La déferlante du cinéma, comme révélateur d'un "nouveau sujet"

par Joseph THOMAS



Joseph Thomas anime en Bretagne un lieu d'accueil, "La maison de Nicodème"¹, qui propose des rencontres

culturelles au croisement de la littérature, du cinéma, de la spiritualité et de la foi. Il est l'auteur, entre autres, de *Nicodème. Un nom pour temps de peur*, aux Éditions "Mine de rien" dont il est le fondateur.

1. <http://www.maison-de-nicodeme.com>

LE cinéma constitue comme une vague déferlante qui ne cesse d'apporter son lot hebdomadaire de nouveautés, convaincantes ou insipides, inédites ou reprises. C'est sans doute l'une des meilleures manières qu'a le contemporain de se dire, voire de se comprendre. La « nouvelle vague » caractérisait déjà un mouvement passager de « crise » du sujet. On parlait alors aussi de « nouveau roman ». Depuis, le sujet a bien repris sa place centrale dans le récit. C'est ainsi que le cinéma ne cesse d'être en phase avec son époque, d'en éprouver les contours, d'en accentuer les traits.

Le cinéma, – il y a vitesse et mouvement dans le nom – est difficile à cerner, impossible à résumer ; il serait risqué de simplifier. Comment mettre ensemble le cinéma d'auteurs et les films à gros

budgets, pensés pour être des succès planétaires ? Quelquefois, tel succès programmé pour l'être, s'impose par sa machinerie médiatique, c'est « Avatar » après « Titanic », mais aussi « Le grand bleu » ou « La vie est belle ». Quelquefois, tel film minutieusement préparé tombe dans l'oubli en quelques semaines. Quelquefois, de manière inattendue, tel film comme « Slumbog millionnaire » reçoit un accueil durable mérité, et tel autre plus intimiste, « The Visitor », « Welcome », met en avant le meilleur des sentiments de la fraternité humaniste. Le cinéma est l'expression visuelle, en plus affectif, populaire et positif, de ce que la culture recherche en tout langage : l'interrogation sur les finalités. Le rapport à l'autre y est constant et central.

Qui pourrait ne serait-ce qu'esquisser une filmographie de la mutation anthropologique contemporaine ? En quel sens existe-t-elle visiblement ? Le cinéma est un révélateur, à condition d'être en questionnement. Mais c'est sans doute le même processus qui nous fait acheter livres et disques. Qu'est-ce qui me fait hésiter ici, décider là, fuir ce produit et promouvoir tel autre. Sans cesse sollicités, et sans cesse en invitation à choisir. Souvent, il faut le reconnaître, les esprits sont préparés, manipulés et conduits, orchestrés comme on aime

à le dire ; il continue toutefois de se réaliser bon nombre de films comme des condensés d'humanité, des histoires d'hommes et de femmes durement affectés par le courant qui persistent à se lever. Il existe ainsi une belle galerie de portraits en éveil depuis « Rossetta », mais aussi « Land of plenty », les films de Ken Loach ou ceux de Doillon. On peut tenir que chaque cinéaste traduit un peu de sa vision. Rares sont ceux qui donnent dans le désespoir parce que le spectateur n'y résisterait pas, l'optimisme reste de mise, même s'il est nuancé. Il demeure aussi dans le cinéma une attente du dénouement heureux qui rythmera le récit. Dans les quelque quatre cents DVD qui constituent une documentation de base, les références ne manquent pas, mais les films sont des dizaines de milliers...

Alors continuité ou rupture ?

Y a-t-il vraiment une nouvelle manière de traduire le contemporain ? Entre « Avatar » et « La route » ? « Avatar » multiplie les prouesses techniques pour, au final, produire une intrigue somme toute assez classique en reproduisant à sa manière l'éternel combat des purs contre les forces du mal. En ce sens il est moins novateur qu'il n'y paraît. « La route » paraît autrement sérieux, et signifie, en images dures, le constat d'un monde apocalyptique où

la petite espérance cherche sa voie possible au cœur d'un monde plus noir que jamais. Après la Shoah, la chute du Mur de Berlin, et le Rwanda... que peut-on « espérer » encore ? Quant à l'homme nouveau d'Avatar, c'est un appel rêvé à une mutation qui semble vous dispenser d'agir. Les prouesses technologiques sont au service des bons sentiments qui vous endorment dans le bien-être plus qu'ils ne vous lèvent en combattants du mal. Tout au plus – et ce n'est pas rien – traduit-il l'espérance d'un monde transfiguré par le respect des différences. S'il est une mutation, c'est celle de l'ouverture aux autres civilisations, au risque certain de la dilution dans une mondialisation de la marchandise.

Quelques films peuvent illustrer cette réflexion sur la mutation.

Gus van Sant dans « **Elephant** » reprend, à sa manière, le récit de la tuerie de l'école de Columbine aux Etats-Unis. Il choisit de placer la caméra du point de vue d'un adolescent ordinaire plutôt ouvert, brillant et sociable que mutique et fermé. On voit celui-ci passer du *gameboy* au piano où il excelle. Il est comme atteint par les petits détails, vestimentaires parfois, qui traduisent le trouble d'une identité

sexuelle qui se cherche. C'est que, chez lui, la montée de l'insatisfaction, y compris dans sa violence, naît lentement par une sorte de réaction rentrée aux humiliations ressenties. Le jeune adolescent semble tout avoir : les biens, l'estime et les choses, mais on perçoit la faille intime d'une souffrance d'enfant non satisfait et au total humilié à l'intérieur : il suffira d'un rien pour déclencher une réaction. Il est notable toutefois que les jeunes « héros » de ce film sont étonnamment laissés à eux-mêmes, sans appui familial. Et on voit le personnage central se préparer avec minutie au massacre qu'il va perpétrer, entraînant son comparse dans un jeu grandeur nature où ils vont, semble-t-il sans émotion, s'en prendre à leurs amis et collègues d'hier, tirer avec habileté sur leurs proies faciles alors qu'une musique presque romantique diffuse un air entraînant de valse. On sent que l'auteur a voulu produire ce film à thèse comme le révélateur d'un monde obscur, celui de la violence possible d'une société apparemment tranquille, qui possède et joue, mais aussi peut éclater pour des raisons inattendues. Ce sont juste des « héros » ordinaires, à savoir des monstres froids qui peuvent détruire l'apparente facilité d'un monde proche comme un jeu. Gus van Sant ne veut pas effrayer par des effusions de sang, mais il nous alerte sur la violence

sourde d'une société fatiguée d'avoir tout, sauf l'essentiel. De « Ping-Pong » au « Dernier des fous », quelques autres grands films traduisent la violence « ordinaire » des familles qui jouent, parfois sans le savoir, dans le mortifère.

Les choses vous aliènent et les adultes vous embarquent dans leurs liens qui vous captent l'âme. « **La promesse** » est ce grand film des frères Dardenne qui cherche à dire en un récit la lente maturation d'un sujet pour accéder à son identité. Le jeune, ici, est un apprenti en soudure, son père vient le réquisitionner souvent à l'atelier pour qu'il lui vienne en aide. On le perçoit vite, le père travaille en servant d'intermédiaire pour les clandestins et profite ainsi d'une main-d'œuvre abondante et mal payée afin d'avancer les travaux de ses studios. Père et fils sont là bien liés, le père s'arrange de tout et le fils, lui, est lié par les cadeaux et par l'argent. Un jour où un chantier illégal est inspecté, advient l'accident, sous la forme de la mort d'un malien que le fils doit dissimuler dans le béton. Le voilà compromis. Mais auparavant, il a pu entendre les derniers mots du malien, il lui a fait la promesse de venir

en aide à sa femme et à son fils. Parviendra-t-il à tenir la promesse d'en prendre soin ? On parlerait de débat cornélien... La caméra suit le héros dans ses tiraillements. Comment garder ma promesse, comment rester avec mon père ? L'occasion sera donnée de trancher, il lui faudra fuir et pour ce faire, enfermer son père, le lier de chaînes ; même subtilement, nous passons d'un lien à l'autre. Là où les cadeaux les liaient dans la possession des choses, l'enchaînement du père le délivre et lui permet de se lancer vers l'avenir des sentiments. La fuite sera éperdue. Finalement, le récit est ici simple, d'une simplicité biblique, pourrions-nous dire. Comment discerner opter, choisir, se libérer, avancer ? C'est tout l'univers de l'humanisme des frères Dardenne.

On ne peut que rapprocher ce film de vérité lucide sur les rapports père-fils, au risque de l'incestueux, de « **Lol** », cet autre film, plus ludique et léger, qui met en scène l'univers des mondes où les frontières entre les générations s'estompent. Quand les pères ne sont plus que des compères, quand les mères miment la jeunesse éternelle, le risque est grand d'une société de l'*entousement*, ose Jean-Pierre Lebrun¹, par mimétisme bon teint : tous pareils ?

1. Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire : Vivre ensemble sans autrui.*, Denoël, 2007.

Parce qu'il nous déplace délibérément dans un univers bien différent, ici le monde ancestral de la Corée et du bouddhisme, « **Printemps, été, automne, hiver et printemps** », film de Kim Ki-Duk, nous fait pénétrer dans l'homme universel à la recherche de son identité aux prises avec l'inéluctable question du mal intime. Sur une île d'un petit lac de la Corée intérieure, un moine a construit un monastère où, seul, il élève un jeune garçon et le forme à la pratique du bouddhisme dans une nature somptueuse. On suit le parcours de ce jeune qui, dès l'enfance, est initié à l'exigence, près de son maître spirituel. Jeune, il est modelé aux rites mais, on le voit aussi, dans un cadre de nature préservée, découvrir le monde et par exemple s'amuser au détriment des animaux qu'il torture en un jeu cruel en leur attachant des poids qui les font périr. La question se pose : comment au-delà des rites atteindre le point sans retour de la guérison du mal, de la violence gratuite envers le plus faible ? On voit plus tard le jeune, devenu adulte, quitter le monastère et prendre du champ. Mais on apprend bientôt qu'il est poursuivi par les policiers pour avoir tué sa jeune épouse. On le voit même

venir prendre refuge au monastère ; c'est là qu'il apprendra patiemment la souffrance qu'inflige le mal aux autres ; c'est au bout d'un long parcours patient qu'il commencera, peut-être, à comprendre la racine du mal en lui et à guérir. Mais est-il bien sûr que le mal ne constitue pas cet inaltérable, dont personne ne se délivre tout à fait, et surtout ne peut le faire à la place de l'autre. « Vivre avec autrui ou le tuer ! », le titre du livre de Charlotte Herfray² signe de sa formule l'un des thèmes majeurs du cinéma. Il le fait en nous enchantant.

On sait le succès qu'a connu le film de Jacques Audiard « **Un prophète** », largement primé et fêté. Il constitue une autre approche du mal et de la quête de la rédemption. La prison est ici une parabole de tous les enfermements qui enserrant nos existences : qui en serait indemne ? Malik, dix-neuf ans, atterri en prison pour une peine de six années. Il est seul, regard apeuré, sans famille ni ami... Repéré par un chef mafieux, il devient le protégé d'une bande de corses qui contrôlent cette prison et peu à peu s'enhardit et devient habile et fort. Le film n'est ni un reportage sur les prisons, pourtant extrêmement bien rendues,

2. C. Herfray, *Vivre avec autrui... ou le tuer ! La force de la haine dans les échanges humains*, Éd. Eres, 2009.

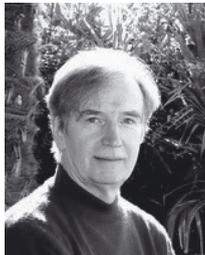
ni un simple itinéraire de petit truand, Malik n'a pu être protégé qu'en acceptant des missions difficiles, y compris celle de tuer. Et la présence mystérieuse de sa victime s'impose tout au long de son séjour, l'habite en quelque sorte et le protège. Le surnom de « prophète » lui advient parce qu'il est, au milieu de la turpitude et des compromissions, un regard demeuré pur qui, certes, se salit les mains mais passe en légèreté à même le sordide et le mal. Comment jeune rester pur au milieu du mal ? Le psaume affleure. La société contemporaine n'est plus à la séparation pieuse qui n'ose pas y toucher. Le mal s'empare des êtres et obsède, mais le travail finalement de chacun en toute situation est de garder l'élan qui sauve de la mort et l'appel au sursaut en toute situation. « Tiens ton âme en enfer et garde la paix » Ce pourrait être l'une des paroles qui éclairent ce sujet contemporain aux prises avec un réel en décomposition.

Kieslowski demeurera pour longtemps encore l'audacieux et virtuose compositeur de la symphonie « bleu-blanc-rouge » de l'humanisme européen. « **Bleu** » est un hymne puissant au cheminement de

la liberté dans le monde des signes et des prestiges. Mais si la paix du vide peut fournir un dérivatif à l'angoisse, il se peut que le sursaut de l'âme soit dans cette création subversive qui permet d'accoucher le neuf en surgissant dans l'inédit ; ici l'hymne européen puise ses paroles dans l'hymne à la charité de I Cor 13 qui se lit en superposition. Sublime appel au sursaut pour une liberté en chemin. Sur un registre plus familier, plus contemporain et douloureux aussi, « Libero » de Kim Suart Rossi est un petit bijou de pudeur et d'humanisme qui exalte l'accès possible au meilleur de soi dans un modèle durable. « Libero, c'est une bonne place aussi » plaisante alors le fils. La mutation anthropologique existe bien, les sujets tendent au mimétisme et à la dilution dans l'immédiat des choses – *entousement* et addiction – le cinéma garde, je crois, l'attention à ce sursaut d'humanisme qui force l'admiration et invite à garder l'attention à la joie. C'est du moins le regard à conserver en regardant encore le cinéma comme lieu d'une parole de l'homme sur lui-même, « une transcendance à hauteur d'homme » formule avec bonheur Joseph Marty. ■

Au cœur de l'humain, les lois de la parole

par Jean LAVOUÉ



Jean Lavoué* dirige
une association
d'action sociale
en Bretagne.

* Il est, entre autres, auteur de : *Eduquer avec les parents. L'action éducative en milieu ouvert : une pédagogie pour la parentalité*, L'Harmattan, 2000 ; *La demande de justice en protection de l'enfance*, L'Harmattan, 2004 ; sous sa direction, *Souffrances sociales, souffrances familiales*, L'Harmattan, 2004. Conduit à l'écriture par la rencontre de l'œuvre de Jean Sullivan, il est l'auteur de récits, de recueils poétiques, d'essais, dont *Le Christ aux silences*, Anne Sigier, 2007. On pourra consulter <http://www.lenfancedesarbres.com>.

Une mutation multiforme

Il y a plusieurs façons de lire la mutation anthropologique qui caractérise notre époque et d'en mesurer les effets : sortie du religieux ; individualisme exacerbé ; consumérisme généralisé ; relativisation des repères moraux ; crise de l'autorité et de la transmission ; rationalisation des comportements sur la base d'une généralisation des procédures et des réglementations ; incertitude quant au devenir collectif ; risques systémiques majeurs menaçant l'équilibre de la planète... Mais l'on pourrait tout aussi bien retourner ce diagnostic en privilégiant d'autres signaux forts : poussée des intégrismes ; affirmation des communautarismes ; nostalgie de la norme et des formes traditionnelles de régulation ;

mobilisation croissante autour de l'humanitaire et de l'écologie...

Ainsi n'est-il pas aisé d'avoir une lecture simple des enjeux qui nous traversent. On doit à Jean-Pierre Lebrun une belle tentative pour rendre plus lisibles ces enjeux sur le fondement d'une lecture psychanalytique des liens sociaux¹. Je propose, en m'appuyant sur les analyses de cet auteur, d'apporter mon propre éclairage sur la thématique retenue pour ce dossier qui pose en particulier la question de savoir ce qui peut encore faire lien entre les sujets humains que nous sommes. Cette question entraîne de lourdes incertitudes pour l'ensemble des institutions et des organisations, qu'elles soient sociales, politiques, économiques, voire religieuses. Certaines d'entre elles peuvent mobiliser de nouvelles normes techniciennes ou gestionnaires, bien qu'elles ne soient pas sans effets de souffrance sur les sujets qu'elles encadrent. D'autres, telle la famille et les institutions chargées d'éduquer et de transmettre, se trouvent, elles, fort démunies devant cette « indécidabilité » concernant ce qui peut

encore relier les sujets entre eux. Nous verrons que la question posée n'est pas non plus sans remises en cause radicales dans le champ du « religieux ».

Le déclin de la fonction paternelle

Comment en sommes-nous arrivés là ? Ce que certains nomment le déclin de la fonction paternelle est sans doute une bonne porte d'entrée pour aborder cette mutation anthropologique. S'appuyant sur les travaux de Marcel Gauchet articulant démocratie et sortie de la religion, ce dont le christianisme aurait été la condition², Jean-Pierre Lebrun reprend la thèse des deux moments symboliques forts qui vont marquer cet « exode » du religieux. La Révolution Française avec la décapitation du Roi qui vient en quelque sorte couper radicalement toute possibilité de référence à une transcendance et à une figure divine. Cette référence arrimait de l'extérieur, de l'au-delà des humains, la clef de voûte tenant tout l'édifice sociétal. Le second moment est Mai 68 qui symbolise vraiment

1. Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire, vivre ensemble sans autrui*, Denoël, Paris, 2007.

2. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde, Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

le temps du passage, de l'émancipation. Cet événement a donné en quelque sorte sa feuille de route à la génération qui accomplira au cours du dernier tiers du vingtième siècle la sortie définitive d'une structure sociétale encore toute imprégnée d'une figure symbolique d'exception consacrant la fonction paternelle, comme le furent Dieu, la Raison, la République, la Nation... Ainsi aura-t-il fallu deux siècles pour que toutes les conséquences anthropologiques soient tirées de l'événement de la Révolution Française.

Le déclin de la fonction paternelle induit toute une série de conséquences dans les institutions constituant le socle des liens sociaux : le couple, la famille, l'école, l'entreprise, l'Église, ainsi que dans les partis politiques, associations ou syndicats. C'est toute la légitimité d'une place symbolique tenant l'ensemble des édifices sociaux de l'extérieur qui s'effondre avec elle. Cette place n'est plus « tenue » par un système de valeurs qui en serait garant – les idéaux républicains avaient ainsi pendant deux siècles pris le relais des croyances et valeurs religieuses. Mais aussi elle n'est plus « tena-

ble » dans la mesure où elle est sans cesse remise en cause, mise au débat, relativisée à l'instar de toutes les autres places.

Bref ! Tout s'est passé comme si l'idéal démocratique devait nécessairement déboucher sur cet arasement de toute place d'exception pour ne plus rechercher, parmi les membres du corps social³, que des consensus fragiles, des articulations provisoires nés du débat et de l'échange incessant des arguments, sans cesse à reprendre et, par nature, relatifs aux seuls acteurs en présence. Nul n'est plus validé par une transcendance religieuse ou laïque pour se poser en garant de la place de tous les autres et dès lors, des liens qui s'établissent entre eux. Chaque membre du corps social – mais on devrait plutôt dire chaque acteur social désarimé de toute idée de corps – devrait donc se sentir lui-même responsable du lien avec tous les autres. Responsable aussi des conditions pour que ce lien tienne, mais en tirant de son propre fonds toutes ressources pour y parvenir, et cela sans plus pouvoir s'appuyer sur quelque garant extérieur ou quelque figure sacrée que ce soit. Bien sûr, tout cela ne vaut que dans l'ordre social ou politique. Pour le reste,

3. Mais peut-on encore parler de corps ?

et notamment pour tout ce qui est de l'ordre des convictions personnelles, chacun est renvoyé à son propre espace privé de croyance. Celui-ci ne vient plus toutefois structurer l'espace collectif ni donner consistance aux liens sociaux.

Bien sûr, il s'agit là d'une tendance dont il convient d'observer l'accentuation et non pas, d'ores et déjà, la généralisation aboutie. Les institutions existent toujours. Des cadres sont tenus. Mais l'on voit bien dans les comportements des individus contemporains les nouvelles attitudes qui s'imposent : tout se discute, tout se négocie. Les relations hommes-femmes sont soumises à rude épreuve. Les identités deviennent incertaines. Le sujet se pose d'abord en faisant valoir ses droits. Les devoirs sont relativisés au profit d'une recherche de contractualisation toujours fragile et sujette à caution. Le droit, la procédure, progressivement envahissent l'ensemble des rapports sociaux, ultime arbitrage pour des subjectivités que rien ne départage plus d'emblée, aucune place ne venant

« vectoriser » toutes autres, ce qui était notamment le cas de la fonction paternelle dans l'ordre patriarcal ancien.

Réinstaurer les lois de la parole

Jean-Pierre Lebrun complète ce tableau de l'annulation de la différence des places par celui de l'envahissement du monde interhumain par l'objet marchand et technicien caractérisant « un monde sans limite »⁴. Finalement nous aurions quitté un monde incomplet⁵ mais consistant, cohérent d'une part, pour passer à un monde complet (sans place d'exception) mais inconsistant d'autre part, dans la mesure où toutes les opinions, toutes les places, tous les objets, tous les sujets se valent, ou du moins peuvent y prétendre... et cela sans limite !

Cela conduit à une *perversion ordinaire*, fait d'un monde saturé d'objets où chacun est appelé à vivre dans un monde complet, fermé sur

4. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Erès, 1997.

5. Ceci du fait qu'il reposait sur la fonction d'un au moins qui s'« exceptait » de l'ensemble pour le faire tenir, et cela toujours plus ou moins directement au nom d'une référence sacrée inaccessible.

lui-même, totalisant à l'infini l'ensemble des monades⁶ humaines, mais un monde également « sans autrui »⁷. Finalement ce sont les lois de la parole qui nous fondent comme sujets humains différenciés⁸, notamment du seul fait que lorsque l'un parle, l'autre écoute, qui tendraient à être abolies ou plutôt perverties. Du seul fait que nous parlons, le réel, les choses nous échappent, et la parole constitue dès lors le seul sol auquel nous puissions nous fier. C'est aussi la confiance en ce terreau humain de la parole qui serait altérée par la relativisation du symbolique différenciant et reliant, et par l'excroissance des objets de la technique que l'on y substitue. Tout cela entraînerait, mais la réciproque est vraie, l'effacement de la référence au tiers, l'annulation, sur la base d'un démenti, de la différence des places particulièrement symbolisée jusqu'alors par la place d'exception incarnée par la fonction paternelle.

Peut-on pour autant parler d'une nouvelle économie psychique ? C'est le débat lancé par le psychanalyste Charles Melman avec lequel Jean-Pierre Lebrun engage la discussion⁹. Pour Jean-Pierre Lebrun, le malentendu majeur caractérisant notre modernité réside dans la confusion entre le rejet du modèle patriarcal qui a constitué pendant des siècles une figure structurante mais relative de notre intégration de ces lois de la parole¹⁰, et le démenti pur et simple de ces lois de la parole encouragé par le monde de la perversion ordinaire qui est devenu le nôtre, supposant, quant à lui, la destitution systématique de toutes différences des places pourtant constitutives de l'humain parlant.

Sans doute le mot d' « exception » est-il mal choisi et ne réussit-il pas à faire comprendre aisément à l'individu contemporain empreint de

6. Pour Leibniz, une monade est la substance première et indivisible dont sont composés tous les êtres.

7. *La Dissociété*, décrite par Jacques Généreux (Seuil 2006), dit bien, elle aussi, ce monde où la relation purement utilitaire fait quasiment disparaître autrui.

8. Lacan utilisait le néologisme de *parlêtres*.

9. Charles Melman, *L'homme sans gravité, Jouir à tout prix. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Denoël, Paris, 2002.

10. Support que l'on a cru nécessaire et de nature alors qu'il n'était que de culture.

démocratie et d'idéal égalitaire tout l'enjeu de cette mutation dans laquelle il est plongé. Car si l'on voit bien ce qu'il signifie lorsqu'il s'agit de désigner la place clé du modèle patriarcal, il ne nous aide pas vraiment à désigner ce qui pourrait aujourd'hui lui succéder dès lors que le recours à ce modèle, comme le souligne Lebrun, n'est plus défendable. Il nous faut bien continuer cependant à cultiver une certaine différence des places, résultant du fait même que nous sommes des êtres de parole. Comment réinstaurer les lois de la parole ? Ces places qui doivent ainsi continuer à se différencier, et, pour une part, à s'« excepter » les unes des autres pour garantir une certaine stabilité et cohérence des liens entre les sujets humains, ne peuvent plus prétendre le faire désormais que sur un mode relatif, c'est-à-dire en relation avec ceux-là même auxquels elles sont ordonnées. D'autre part, elles ne peuvent plus se revendiquer d'une autorité extérieure pour fonder leur légitimité. Elles ne peuvent naître que des règles mêmes que les groupes humains se donnent et des débats et discussions qui en constituent la condition de recevabilité. C'est tout l'enjeu de la théorie communicationnelle développée en particulier par Habermas.

L'institution ecclésiale dans la tourmente

Cette mutation anthropologique aux conséquences subjectives importantes est donc aussi lourde de risques pour les institutions. Il est difficile de ne pas faire le lien avec les débats qui traversent l'institution ecclésiale et les tentations qui furent les siennes au cours des trois dernières décennies du vingtième siècle. Ces tentations sont d'ailleurs devenues depuis des affirmations de plus en plus vigoureusement assumées. C'est au moment même où les sociétés humaines s'émanicipaient définitivement de la fonction patriarcale et de la tutelle religieuse qui en avait constitué le support pendant des siècles, que l'Église catholique tentait d'entreprendre un véritable travail de restauration de la place d'exception sur le modèle sacré et patriarcal d'antan. Cela dans un contexte où elle était fortement bousculée, à la fois de l'intérieur par l'élan du concile Vatican II et de l'extérieur, par les revendications d'autonomie de l'individu contemporain et en particulier des femmes sur le thème d'une sexualité libérée. Elle ne sut pas alors mettre à profit l'élan réformateur de Vatican II pour rejoindre avec, et parmi d'autres,

le mouvement d'émancipation et la nécessité vitale exprimée dans nos sociétés contemporaines par des individus adultes et autonomes en vue de réinventer, par eux-mêmes, des cadres qui vailent et qui soient acceptables par tous. Elle préféra, en quelque sorte, s'« excepter » d'elle-même du débat de la modernité, notamment par le recours à l'argument d'autorité sur les questions de morale sexuelle qui renvoyaient pourtant éminemment à la conscience et à la liberté de chacun, au risque de ne plus pouvoir être audible du grand nombre¹¹. Tout cela sur le mode traditionnel d'une autorité de droit divin et infaillible, devant servir de repère, de rempart et de normes à une humanité ballottée de toutes parts par les questions qu'elle soulevait. La figure sacerdotale et exclusivement masculine du prêtre, hors engagement sexuel, fut à nouveau exhibée au point de constituer la figure maîtresse emblématique du nouvel édifice ecclésial. À l'éclatement des scandales touchant à cette fonction sacrée au cours des vingt dernières années, mais plus simplement à son difficile et aléatoire renouvellement dans les

pays développés, on mesure cependant toute la fragilité, et peut-être, devrait-on dire, la prétentieuse audace de la tentative engagée. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que c'est sans doute cette idéalisation et ce surplomb persistants de la fonction sacerdotale qui vaut à l'institution actuellement tant d'attaques et de résurgences d'affaires de pédophilie pour beaucoup anciennes. S'il se trouve une large clientèle avide de l'illusion de sécurité ainsi offerte, susceptible d'ailleurs de redonner pour un temps à l'institution l'image naïve de sa puissance d'antan, on ne peut pas dire pour autant que celle-ci puisse redevenir acceptable pour le croyant adulte et autonome dont Dietrich Bonhoeffer avait en particulier prophétisé la venue¹². Pour celui-ci, le devenir de l'homme, indissociable d'ailleurs de celui de Dieu, n'est-il pas désormais entre ses mains comme entre celles de tout homme !

Le même débat qui traverse la société et chaque institution traverse donc aussi l'Église, mais avec plus d'intensité que partout ailleurs. Aux tenants

11. La publication de l'Encyclique *Humanae Vitae* au cours de l'été 68 constitue à cet égard une véritable rupture de la dynamique de dialogue avec le monde moderne engagée lors du Concile Vatican II.

12. Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission, lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, Genève, 1973.

d'un démocratisme généralisé et relativiste, la société oppose, en effet, ses lois et ses espaces de débat démocratique visant à structurer les règles communes du vivre ensemble sur fond d'un débat de société ne laissant aucune question de côté. L'Église, loin de se faire à cette façon contemporaine de retravailler la question de la différence des places s'est, au contraire, engagée à reconstituer à l'identique la place d'exception, sur un fond de radicalité croissante, malheureusement pour elle, archaïque et dépassé... mais heureusement pour la transmission du souffle évangélique renvoyant chacun à sa liberté intérieure ! Il ne faut pas dès lors s'étonner des tiraillements et des contradictions

quasi insolubles qu'elle génère chez beaucoup de croyants, à part peut-être chez une minorité d'entre eux récusant cette capacité de la communauté humaine d'accéder sans la tutelle religieuse à un fonctionnement majeur, autonome et responsable, témoin de la révélation d'un Dieu faible et crucifié dans les entrailles de l'humain. « *La logique spirituelle exige des institutions qui ouvrent réellement sur l'universel à travers les différences concrètes. Leur caractère premier ne peut être que de favoriser l'éveil, puisque la foi est toujours commencement, succession de commencements.* »¹³

Par-delà les murailles sclérosées, écoutons l'herbe pousser dans les printemps du monde... ■

13. Jean Sullivan, *Matinales*, Gallimard, 1976, p. 327.

L'entreprise, un lieu où on "s'éclate" ?

avec Pierre GERMAIN et Hugues DERYCKE



Hugues et Pierre sont tous deux prêtres de la Mission de France.

“Travailler”, dans le passé, c’était synonyme de “gagner sa vie”. La requête de l’individualisme contemporain voudrait, aujourd’hui, qu’on “y prenne son pied”. Qu’en est-il ? Regards croisés sur le sujet.

P. G. – Hugues, peux-tu nous rappeler brièvement ton job actuel. Ça peut nous aider à entrer dans le sujet.

H. D. – Depuis plus de trois ans, j’ai rejoint la direction des études d’une grande école de commerce : l’ESSEC. Avec la direction de l’école, nous avons monté ce programme qui consiste à ré-inventer le stage ouvrier en le doublant d’un stage social et éducatif.

Pour aller à l’essentiel, ce programme consiste à préparer les étudiants à vivre une expérience de terrain de trois semaines et enfin à « debriefer » ce stage avec une équipe d’enseignants.

Plus de 200 étudiants ont vécu un stage ouvrier (en usine, en hypermarché, en centre

de tri postal ou dans un fast-food). Plus de 100 étudiants ont été compagnons à Emmaüs ou moniteurs dans le cadre du programme « armée seconde chance », mais aussi à ATD, au Secours Populaire, au Secours Catholique. Enfin, 50 ont choisi d'être surveillants en collège de ZEP dans les académies de Créteil et de Versailles.

Notre objectif est triple : leur donner un sens du réel et un surcroît de maturité à la sortie des classes préparatoires. Leur permettre d'avoir une véritable expérience et une tâche de base alors qu'ils sont appelés à être des futurs managers. Leur faire vivre une authentique expérience de diversité sociale au nom des valeurs humanistes qui caractérisent l'ESSEC.

Par ailleurs, depuis plus de quinze ans, j'assure des formations en Ethique pour des clubs de patrons PME/PMI.

P. G. – Puisque tu as la fibre entrepreneuriale, que tu as de fortes relations dans le milieu « petites et moyennes entreprises », dis-nous un peu comment les patrons « s'éclatent » dans une direction d'entreprise ?

H. D. – Lorsque je suis entré à la Mission de France, les circonstances m'ont amené à prendre

la direction d'une entreprise familiale, puis à la vendre. Dans les années 80, céder une entreprise plus que centenaire passait pour improbable. Pour ma part, j'avais compris que dans le domaine qui était celui de l'entreprise : le transport des marchandises, l'avenir n'était plus aux groupes régionaux, mais aux ensembles nationaux.

J'ai donc choisi d'adosser cette entreprise du Nord à des entreprises du Sud-Est et du Sud-Ouest, qui elles-mêmes se sont regroupées, quelques années plus tard, avec une importante structure de l'Est.

Les patrons que je rencontre, s'ils ont ce goût d'entreprendre, ne sont plus dans le même contexte. Ils se sont inscrits dans la logique de spécialisation des grands groupes sur leur cœur de métier, l'automobile, l'énergie,... avec, en contre-partie, la multiplication des externalisations, des activités de sous-traitance. Ils sont sur des créneaux petits et pointus : stockage d'informations, conseils, systèmes de mesure, traitements des pièces mécaniques en métaux rares et chers, process chimiques complexes sur de faibles quantités. On l'ignore souvent, mais la France foisonne de ces entreprises spécialisées qui vont de quelques salariés à 200 ou 300 maximum.

Ces patrons sont minoritairement des héritiers. Ils sont d'abord des créateurs. Ou, s'ils sont des héritiers, ils sont des innovateurs. Souvent, ils en sont à leur deuxième ou troisième expérience de création d'entreprise. Pour simplifier : ils montent, ils cèdent, ils re-montent un cran au-dessus.

Après avoir été salariés de grands groupes, ils ont pris leur indépendance et tentent une aventure. En ce sens, ils sont caractéristiques d'une époque qui promeut la réussite individuelle. Bons managers, ils « surfent » sur les opportunités. Ils savent créer autour d'eux des équipes efficaces et ils valorisent talents, initiatives et engagements de leurs collaborateurs. Ils promeuvent l'autonomie, fonctionnent à l'amicale pression, évitent les frais de structures et développent un esprit d'équipe.

Du coup, ils obtiennent un véritable engagement de leurs collaborateurs sans contraintes apparentes et une présence effective au travail qui dépasse largement les 35 h.

Il s'agit bien d'une culture sportive de la compétition qu'on peut qualifier de « surf » sur la vague des opportunités.

Mais on peut prolonger l'analyse. L'entreprise n'est plus un patrimoine stable. Au bout

de plusieurs années de fort rendement, elle est revendue, soit aux cadres, soit à un grand groupe qui l'intègre dans une activité en développement. L'entrepreneur moderne cède la structure qui jouait en « division d'honneur », et passe alors à une autre activité d'opportunité, de « niche » ou s'oriente grâce à ses gains vers une structure plus importante qui joue en « division professionnelle ».

On peut user de cette analogie sportive pour rendre compte des mouvements de fusion-acquisition qui s'effectuent au sein des entreprises leaders de marchés.

« Ce sont les marchés financiers qui contrôlent désormais les droits de propriété des entreprises »
(André Orléan *Le Monde* du Mardi 30 mars).

P. G. – Ça, c'est pour les entrepreneurs, mais pour le monde salarial en général ?

H. D. – J'ai bien quelques idées, mais je te renverrai d'abord la question.

P. G. – Je crois qu'il y a une partie minoritaire du monde salarial qui occupe des niveaux hiérarchiques. Ces salariés ont une tâche de « manager ». Ils s'investissent beaucoup dans

la fonction qu'on leur demande. Sans trop de recul. Parce que c'est souvent difficile.

Ce type d'emploi a sans doute été multiplié avec la mise en place, il y a une trentaine d'années maintenant, de la direction par objectif (DPO). Ainsi on a vu fleurir partout des responsables d'unité, de service, qui avaient une responsabilité déléguée.

On a vanté les mérites de cette organisation, en évoquant l'implication de chacun dans un groupe de travail dont il perçoit bien les contours.

Cette implication souhaitée se traduit, aujourd'hui, le plus souvent, par une définition d'objectifs, propre au salarié ou au groupe dont il fait partie.

Je crois que certaines entreprises ont joué le jeu d'une responsabilité partagée, et qu'un climat plus « coopératif » s'est instauré entre les managers et leurs subordonnés.

Mais cette nouvelle organisation a aussi ses revers. Soit parce que des managers se surinvestissent dans leur fonction. Et je dis volontiers, en guise de boutade, que ce sont les cadres d'entreprise qui sont aujourd'hui les esclaves de notre société. Ils passent des heures au carré dans l'entreprise ; ils apportent du travail

à la maison ; et ils sont payés sur la base d'un forfait annuel très loin d'équivaloir la quantité de travail fournie.

Et puis, il y a ceux et celles sur qui ils mettent la pression. Et l'actualité nous fournit régulièrement des exemples de salariés qui « pètent les plombs », victimes du stress, quand cela ne se traduit pas par des suicides.

Au total, je considère que c'est un bilan très mitigé pour cette catégorie de salariés.

Mais il y a aussi une majorité de gens qui sont intégrés dans un processus de production ou une prestation de services, sans y être, le moins du monde, investis. Cela correspond souvent à un « travail en miettes ». Mais pas uniquement, On trouve des salariés qui bossent, parce qu'il faut bien bosser pour vivre, et qui n'ont aucune envie de s'impliquer plus dans leur travail.

H. D. – On peut dire également que la notion de travail est « éclatée ». Pour certains avec le jeu des 35 h, elle est devenue seconde, au moins vis-à-vis d'autres activités ou responsabilités associatives. Pour d'autres, effectivement, la valorisation individuelle de l'autonomie, de la responsabilité devient un « esclavage » moderne.

On court après la reconnaissance qu'offre une évolution positive.

Je me souviens que deux de nos étudiants qui enquêtaient sur la fidélité au travail, avaient été très troublés de découvrir que la « jouissance » pour un conseiller d'État et un membre d'un cabinet ministériel était de faire du patin à roulettes dans les couloirs déserts du ministère, après 22 heures.

Ces deux étudiants étaient revenus désabusés de cette rencontre.

P. G. – Sans constituer une catégorie sociale à part, ton boulot te permet d'approcher la manière dont les jeunes que tu connais appréhendent le travail. Est-ce qu'ils « s'éclatent », eux ?

H. D. – Pour rester dans cette thématique de l'éclatement et du jeu, je dirais qu'une des particularités de nos étudiants à l'ESSEC est d'apprendre en jouant. Au fil des années, les cas d'études d'entreprises sont devenus des jeux d'entreprises. Avec constitution d'équipes et déroulé de ces jeux sur plusieurs jours. Le virtuel s'intègre au réel, et on trouve à la cafétéria de l'école, des équipes qui s'échangent des informations sur les taux de profit ou les ratios de

rentabilité. La connexion informatique et l'ordinateur portable permettent de déployer ce jeu sur toute la journée, ou dans la nuit ! Loisirs, jeux et travail interfèrent donc en permanence pour ces générations d'étudiants.

À cela, on peut ajouter une des caractéristiques des grandes écoles, et de l'ESSEC en particulier. Le campus comporte en permanence un foyer avec un bar. De multiples associations, souvent culturelles ou d'entraide internationale (qui caractérisent la vie étudiante), choisissent de faire leur promotion autour de dîners chinois ou de crêpes bretonnes. Le mouvement associatif et les fêtes interfèrent en permanence dans les espaces communs de l'école. Ces activités animent la vie du campus tout en permettant un accès plus économique aux repas et aux pause-déjeuners...

Enfin, il faut ajouter un dernier élément de taille. Plusieurs fois par an, l'école se transforme partiellement en « boîte de nuit » pour des soirées à thèmes. Cette appropriation du bâtiment peut se comprendre pour des raisons de sécurité et d'environnement. Elle permet aussi de fait, un certain « contrôle ». Mais elle ajoute également à cette interférence entre ludique et travail.

Cette approche ludique du travail peut conduire à des extrêmes : le jeu mathématique le plus subtil au service des produits financiers et une finance débridée par la force non-matérielle de la monnaie ou la capacité analytique à déployer toutes les composantes du coût réel d'un commerce équitable.

D'où la complexité de poser un jugement. Le jeu spéculatif financier est bien entendu moralement condamnable. Mais la même forme d'esprit conduit aussi à oser un regard aigu sur le coût carbone d'un commerce équitable.

P. G. – Pour finir, que peut-on dire du travail en général ? De ses approches successives ?

Tu évoquais, lors d'une première rencontre informelle entre nous, le temps de l'après-guerre ou l'impératif de production gommait les antagonismes de classe.

Et tu disais du temps présent qu'on commençait juste, en France, à avoir une approche libérale de l'entreprise.

Et tout l'entre deux est marqué par la question – éthique, s'il en est – de la répartition des richesses.

Aujourd'hui, quelle est l'éthique que l'on cherche à honorer dans le monde de l'entreprise :

une exigence environnementale : produire proprement et durablement ; une visée humanitaire : une implication de chacun qui permette de se construire, tout en construisant un monde habitable ? Ou, plus prosaïquement, n'est-ce pas toujours le profit qui fait la loi et qui mène le monde ?

H. D. – Travail et argent : deux moteurs de l'activité humaine. Ou deux concepts en échange ou en possibilité d'antagonisme.

Notre époque fait face à une énorme mutation, à la fois démographique (en moins de 100 ans de 2 à 9 milliards d'êtres humains), informatique et informative par la mise sur la toile d'une nouvelle forme de communication dont la rapidité est quasi-instantanée, et enfin, l'émergence d'une nouvelle forme de monnaie dont la circulation est extrêmement rapide, une monnaie non-matérielle.

Le rapport au travail, le rapport à l'argent et le rapport du travail à l'argent se trouvent aujourd'hui profondément modifiés au regard des règles éthiques et morales traditionnelles. Dans cette période de mutation, nous percevons bien les scandales des tentations les plus exubérantes ; la tentation de l'argent s'est exacerbée. Elle touche

spécialement ceux qui sont les plus proches des circulations monétaires (les banques) ou de la maîtrise du profit (les entrepreneurs ou les cadres dirigeants de dernier rang). Mais nous voyons moins de manière éthique ou morale combien ces nouvelles formes de travail et de circulation monétaire sont aussi créatrices de valeurs humaines.

Sans cette nouvelle forme de monnaie non-matérielle, l'Europe ne se serait pas relevée de la guerre 39-45 et ne se serait pas construite comme une entité qui met en œuvre une paix inédite sur un continent qui a connu des conflits millénaires.

La durée moyenne du travail a été divisée par deux. La pénibilité du travail a décru ; ce

meilleur ajustement de l'homme à son travail a permis l'allongement de la durée de vie.

Face au défi nouveau d'une responsabilité écologique majeure et inédite dans l'histoire de l'humanité, le goût d'entreprendre et d'innover sont des atouts majeurs pour un meilleur avenir de l'humanité.

Je condamne les excès de tentation de l'argent facile et regrette que la crise actuelle ne conduise pas plus vite à un meilleur contrôle du système financier international. Mais comme le laboureur de La Fontaine, je continue à le croire : Entreprendre, entreprendre sans cesse, un avenir meilleur pour et par l'humanité est à ce prix ! ■

Jurée d'assises dans les abîmes de l'enfance violente

Claudie BROUILLET
Éd. de l'Atelier

Présenté
par Pierre Germain

Nous avons fait connaissance de Claudie Brouillet lors de la rencontre régionale Ouest de la Communauté Mission de France qui s'est tenue à Rezé près de Nantes le 17 avril dernier. Elle témoignait dans l'« espace justice » de trois mois d'Assises vécus par la « jurée titulaire N°11 ».

Son livre est un compte-rendu fidèle – au plus près du ressenti – du procès en appel de Nantes qui s'est tenu du 2 février au 25 avril 2007. 12 condamnés (sur 65 accusés) – uniquement des hommes – avaient fait appel des condamnations portées par la cour d'assises d'Angers le 27 juillet 2005, lors du procès dit des pédophiles d'Angers, le plus important procès de pédophilie mené en France jusqu'alors.

Au départ, un texte rapportant émotions et réflexions a circulé parmi ceux qui avaient partagé cette expérience unique de « jurés » d'une cour d'assises. Il est devenu un recueil de « phrases-fleurs » rassemblées en un bouquet d'humanité. Retenons comme symbole, la dernière phrase de ce récit-poème : « *Dans la fange nauséabonde, nous avons décelé des pépites de belle humanité.* » ●

À la rencontre de l'autre...

par Jean-Marie ONFRAY



Prêtre et théologien depuis 33 ans, Jean-Marie est depuis cinq ans délégué diocésain à la pastorale de la santé à Tours.

Il est également rédacteur en chef de la revue "A.H." des aumôneries d'établissements de soins.

DEPUIS quelques années, je forme des chrétiens, dans le cadre de la pastorale de la santé, pour aller à la rencontre de personnes malades, handicapées ou vieillissantes. Je découvre des trésors de bonne volonté, mais je prends conscience qu'il est difficile de vivre ce bénévolat avec des exigences pour respecter l'autre et ne pas l'envahir de ce désir mal contrôlé de faire du bien.

Nous savons tous que le premier destinataire d'un désir de faire du bien est soi-même ! Nous devons toujours interroger notre tentation d'aller vers l'autre pour conforter notre propre image. Mais avant de faire œuvre de lucidité, il nous faut repérer la dynamique impliquée par la sortie de soi.

Aller vers l'autre, c'est accepter de se faire proche

Nous connaissons tous la parabole du Bon Samaritain (Luc 10) que Jésus relate pour déplacer la question récurrente du « prochain ». Devant une situation humaine qui interpelle, nous pouvons tous trouver de bonnes raisons pour justifier notre silence et notre volonté de ne pas nous laisser « dérouter ». C'est un étranger (qui est donc sur une terre étrangère, hors de ses repères) qui sans raison apparente va faire le choix de s'arrêter. Faire le choix n'est jamais une évidence ou un hasard. Cela implique un discernement et une décision. La tradition biblique nous dit dans le livre du Deutéronome que Dieu nous provoque au choix et plus précisément au choix de la vie. (Dt 30, 19)

Se faire proche suppose un déplacement et je pense que notre proximité fictive devant la misère du monde étalée dans nos postes de télévision ne doit pas nous leurrer. Se faire proche n'est pas une pensée, mais un acte qui engage. Notre désir de nous faire proches peut être emprunt de curiosité : nous voulons voir pour nous faire une idée. Ce déplacement peut en provoquer d'autres, mais il n'engage pas dans une relation. Je reste spectateur d'un événe-

ment avec souvent la tentation de trouver toutes les bonnes raisons pour ne pas « me mouiller ». Comme Caïn le dit à Dieu, nous disons souvent : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » (Gn 4, 9)

Se faire proche pour aller vers l'autre suppose un infini respect de l'altérité de l'autre. Reconnaître l'autre comme autre m'invite d'abord à le reconnaître comme un autre « moi-même » et nous connaissons le commandement évangélique : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». (Mt 22, 39) Reconnaître en l'autre la même humanité que la mienne, et ainsi se sentir responsable de son devenir, voilà les prémisses de toute vraie compassion. C'est à mes yeux le sens de l'expression « *Il le vit et fut saisi de pitié* ». (Lc 10, 33) L'enjeu n'est pas « d'avoir pitié », mais « d'être pris de pitié »... d'être pris aux entrailles parce que l'autre est à mon image. Un peu comme l'exprime Adam dans le récit de la Genèse : « *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair* » (Gn 2, 23). Dans le mouvement où je vais vers l'autre et où je le reconnais comme un autre « moi-même », je lui reconnais la même dignité qu'à moi. Je le nomme dans une humanité qui interpelle la mienne et ne peut me laisser indifférent. La tradition biblique nous lègue un récit de création qui stipule bien que l'homme ne dépasse

sa solitude initiale que dans la rencontre d'un autre qui lui soit « même ».

Cette « mêmeté » qui est fondatrice d'humanité et donc chemin d'humanité dans la compassion, ne peut se vivre qu'en respectant aussi la dimension « tout-autre » de l'autre. J'aime à dire que toute rencontre interpersonnelle doit laisser résonner la parole divine entendue par Moïse lorsqu'il s'approcha du buisson ardent dans le désert de Ma-diân : « *N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte* » (Ex 3, 5). L'autre est toujours celui que je risque de ramener à moi, en particulier lorsque je veux le comprendre. Grande est la tentation de croire savoir ce dont l'autre a besoin avant de l'entendre l'exprimer. Savoir respecter le mystère de l'autre à l'image du propre mystère de mon existence...

La mise en présence à l'autre appelle l'écoute. Je dois me méfier de tous mes préjugés, de toutes mes habitudes lorsque j'accepte la rencontre. Je trouve intéressant que dans son évangile, Luc fasse suivre immédiatement le récit du Bon Samaritain par le récit de l'attitude différente de Marthe et Marie en présence de Jésus. Alors que nous voyons le Bon Samaritain agir, le texte va nous dire que l'essentiel est d'écouter...

À l'écoute d'une différence

Écouter est une exigence sans fin. Cela suppose d'abord de faire silence en soi. Nous savons tous que le silence extérieur est plus facile à réaliser que le silence intérieur. Nous ne cessons de nous construire des protections qui permettent de « digérer » ce qui nous heurte. Écouter suppose de ne pas interpréter, de ne pas juger, de ne pas qualifier. Il s'agit de permettre à l'autre d'exprimer à son rythme et comme il le désire ce qu'il veut partager. Nous avons toujours tendance à ramener l'inconnu à du connu. Il nous faut garder cette capacité d'étonnement qu'ont l'enfant et le chercheur.

Nous risquons toujours de ne pas respecter autrui comme « autrui ». Jean Maisondieu, psychiatre, parle d'« autruicide ». Il cite Vladimir Jan-kélévitch qui écrit : « L'autre est un autre-que-moi parce qu'il est relativement le même, parce qu'il est à la fois semblable et différent ».

Mais il y a des différences qui sont perçues comme rédhibitoires. Ainsi se constituent des exclusions par déni de fraternité collectif : certaines personnes ne sont pas respectées dans leurs différences. On ne peut pas s'imaginer à leur place. Notre société est traversée par des conflits portés par la non-acceptation

des différences. Dans son article, Maisondieu prend l'exemple des « vieux » dans notre société occidentale. L'autonomie et l'utilité sociale étant des critères essentiels du respect actuel de l'être humain, les personnes âgées et dépendantes ne se sentent plus « dignes » et finissent par se ressentir « de trop »...

Cette différence, au cœur de la relation, devrait être source d'enrichissement. Car l'autre ne me dit pas ce que je dois être ; mais par sa différence, il m'invite à mieux prendre conscience de ma spécificité. L'écoute de l'autre permet à l'autre d'être pleinement respecté dans son altérité, et me permet de mieux me dire ma propre différence. Le beau risque de l'autre se joue dans la réciprocité.

Je dis souvent qu'avoir vécu une souffrance ne prédispose pas à écouter la même souffrance ; car je risque de trop vite prétendre « comprendre » l'autre. De même, aller à la rencontre de l'autre met en œuvre des affects, mais il apparaît essentiel de maintenir une juste distance qui évite à l'affectivité de devenir envahissante au point de polluer le discernement. Le risque existe de vouloir mettre la main sur le devenir de l'autre sous le prétexte de l'aider et de faire par là même, de l'autre, l'objet de ma « sollicitude ». Mais alors il devient difficile de permettre à l'autre de devenir sujet de sa propre histoire.

S'il est primordial d'écouter, c'est pour favoriser l'expression de l'autre. Car nous n'écoutons pas l'autre parce qu'il parle ; mais il parle, le cas échéant, parce nous l'écoutons. L'écoute, par le silence qu'elle génère, ouvre l'espace à l'accouchement d'une parole. Je n'écoute pas une souffrance pour la faire taire, mais pour que l'autre adienne à un « je » à propos de sa propre histoire. Le philosophe Eric Weil disait : « Le langage est bon, le langage est vraiment humain parce qu'il permet d'arriver au silence du regard, le silence du désintéressement. » Par sa présence, celui qui est allé vers exprime sa foi en l'autre. Dans l'Évangile, nous voyons régulièrement Jésus de Nazareth faire appel à cette foi chez l'autre. Il ne s'agit pas de la foi juive ou chrétienne, mais de cette capacité d'ouverture à la confiance. Et il nous est dit qu'à Nazareth (chez lui) Jésus ne put faire aucun miracle face à cette absence de foi.

La rencontre des vulnérabilités

L'attention à l'autre dans sa différence ne comble pas notre curiosité ; mais elle creuse en nous, comme en écho, l'espace d'une hospitalité. Faire place à de l'autre en soi qui bouscule les certitudes trop rapidement posées. Il n'y a d'hospitalité que

dans l'humilité. Saint Paul dit dans la lettre aux Philippiens : « *Avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous.* » (Ph 2, 3) Dans cette rencontre, l'autre devient en quelque sorte « maître du jeu ». Il est le « sujet supposé savoir » et celui qui écoute ne peut se prévaloir de son savoir.

Par ailleurs, la vulnérabilité de l'autre (malade, handicapé, dépendant) le met comme « hors-jeu » dans son existence. Il vit un doute sur lui-même, car l'image de soi est en question, la vie semble mise entre parenthèses et tout projet paraît interdit. Je voudrais citer Claire Marin à propos de son livre *Hors de soi* : « On oublie le malade, on ne s'intéresse plus qu'à sa maladie, on le confond avec elle. On réduit son identité au dysfonctionnement de son corps, à une défaillance, à une identité essentiellement négative, marquée par la lacune, l'erreur, le défaut. Identifier un individu à un processus de dégradation ou de destruction, c'est extrêmement agressif. Identifier chez l'autre ses faiblesses, c'est aussi lui signifier, d'une certaine manière, le pouvoir que l'on peut avoir sur lui. »

La souffrance exprimée par l'autre manifeste la limite de notre savoir. Elle est de l'ordre du vécu. Nous savons bien que la compassion n'appelle pas des réponses toutes faites ou des discours théori-

ques (Souvenons-nous des amis de Job !). Elle est acceptation de la fragilité de l'existence, partage de vulnérabilités.

La souffrance met l'homme en procès aussi bien chez celui qui l'exprime que chez celui qui l'écoute. Nous comprenons pourquoi la tendance est forte de proposer des solutions anesthésiantes pour tourner la page ou passer outre. Notre société connaît ce divertissement pascalien pour éviter d'assumer le poids des interrogations.

Et pour celui qui croit en Dieu, ce n'est pas seulement l'homme qui est mis en procès mais aussi Dieu, ou du moins une image de Dieu. Depuis le combat nocturne de Jacob au bord du Yabbocq (Gn 32, 23), la condition du croyant est celle d'Israël, « celui qui lutte avec Dieu ». La vulnérabilité partagée nous introduit dans la connivence avec celui dont parle l'épître aux Hébreux : « *Nous n'avons pas, en effet, un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses ; il a été éprouvé en tous points à notre ressemblance, mais sans pécher.* » (He 4, 15)

Respecter l'altérité

Cette rencontre des personnes malades, handicapées ou vieillissantes ne peut qu'interroger

notre conception anthropologique. Lorsque nous disons avec le psalmiste : « *Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui ?* » (Ps 8, 5), de quel homme parlons-nous ? Notre héritage théologique et philosophique nous a donné une idée très précise de la vérité des identités. Mais au quotidien, nous découvrons combien nous sommes façonnés par les rencontres, combien l'accueil des différences nous conduit à faire « jouer » les discordances comme autant d'invitations à « faire la vérité ». De trop grandes certitudes sur les rôles et les fonctions peuvent empêcher des nécessaires maturations. Nous faisons l'expérience dans l'accompagnement des personnes fragilisées que l'écoute de l'autre favorise l'engendrement réciproque. Nous ne sortons pas indemnes de ces confrontations à l'altérité de l'autre dans ses blessures. Nous y gagnons en humilité, ce qui pour des croyants est le signe d'une plus grande transparence à l'action d'un Esprit qui souffle où il veut.

Puisqu'il ne s'agit pas de porter un jugement, accueillir l'autre dans sa différence ne signifie pas

faire de cette différence une norme et encore moins une théorie. Dans bien des situations morales douloureuses, notre disponibilité et notre écoute peuvent permettre à l'autre d'advenir dans une identité mieux assumée qui, seule, permet de devenir sujet de sa propre histoire. Il revient à chacun de faire advenir du sens au cœur de son existence.

L'Église donne parfois (souvent) l'impression de savoir la vérité des personnes avant de les écouter, elle paraît juger les personnes alors que seuls les actes peuvent être qualifiés moralement. Il nous revient dans la dynamique pastorale d'une présence au quotidien de proposer un autre visage d'une même Église. L'accompagnement des personnes fait de la fragilité un chemin. A l'image d'un Christ qui s'est fait serviteur (Hymne aux Philippiens), nous faisons l'expérience d'une vulnérabilité qui se veut partage d'humanité. La compassion n'est pas condescendance (le mauvais sens du mot pitié), elle exprime la passion de Dieu pour l'homme, sa créature. La compassion nous décentre, comme elle décentre l'Église de la trop grande préoccupation de soi. ■

Un humain, un samaritain et un aubergiste

par **Philippe MONOT**



En équipe à
Nantes, Philippe et
son épouse Brigitte
sont membres de
la Communauté
Mission de France.
Philippe fait partie

du réseau chercheurs scientifiques.

De l'Évangile de Luc¹ :

10²⁵ Et voici qu'un légiste se leva pour le mettre à l'épreuve en disant : « Maître, pour avoir fait quoi hériterai-je de la vie éternelle ? »²⁶ Il lui dit : « Dans la Loi, qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ? »²⁷ Répondant, il lui dit :

*« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu
de tout ton cœur et avec toute ton âme
et avec toute ta force et avec toute ta pensée
et ton prochain comme toi-même. »*

1. Nous empruntons largement cette traduction à Jean Delorme, in *Au Risque de la Parole*, Éditions du Seuil, 1991, p. 93. Avec l'aide de Malou Le Bars, nous y avons apporté quelques modifications pour rester proche du texte grec, au détriment parfois de sa lisibilité première.

²⁸ Il lui dit : « Tu as bien répondu. Fais cela et tu vivras. »

²⁹ Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » ³⁰ Reprenant, Jésus dit :

« Un humain descendait de Jérusalem à Jéricho et il tomba parmi des brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort.

³¹ Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin et, le voyant, il passa-outre-en-s'écartant. ³² Pareillement un lévite, arrivant à cet endroit et voyant, passa-outre-en-s'écartant.

³³ Un Samaritain, un cheminant, arriva près de lui et, voyant, il fut pris aux entrailles ³⁴ et s'approchant, il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin. Le chargeant sur sa propre bête, il le conduisit à une auberge et prit soin de lui. ³⁵ Le lendemain, tirant deux deniers, il les donna à l'aubergiste et dit : « Prends soin de lui. Et ce que tu auras dépensé en plus, à mon retour, je te le donnerai-en-retour. »

³⁶ Lequel de ces trois te semble avoir été / être devenu le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? » ³⁷ Il dit : « Celui qui a fait miséricorde avec lui. »

Jésus lui dit : « Va et toi aussi fais de même. »

J'aime recopier ces textes. Calmement, lentement. Me laisser prendre, me laisser imbiber par chacun de ces mots. Les ruminer sans fin.

Il fut pris aux entrailles.

Il fut pris aux entrailles.

Il fut pris aux entrailles.

Parfois même j'envie ces générations de moines copistes qui traçaient de l'encre de leurs heures ces mêmes phrases, jour après jour, en une forme immuable du temps. Laisser l'huile de ces mots entrer dans chacun des pores de ma peau. Laisser cette huile soigner mes plaies et me saisir aux entrailles. Est-ce encore possible ? J'ai tellement l'impression de connaître ce texte par cœur, de l'avoir ingurgité dès le biberon. Peut-il encore me saisir ? Peut-il encore me retourner et opérer en moi ce qu'il dit, comme une toujours heureuse et toujours bonne nouvelle ? Tout a été tellement dit et entendu sur ce texte, sur l'amour de Dieu et du prochain, sur ces deux grands commandements ! Ou sur la parabole du "bon" samaritain qui viendrait là illustrer de façon édifiante l'obligation morale de prendre soin de notre prochain ! Comme si les choses allaient de soi, comme s'il était même possible de comprendre ou d'entendre ce « tu aimeras ton prochain comme toi-même » !

Ne s'agit-il pas plutôt d'un impossible commandement, d'une impossible loi qui nous enjoint d'aimer ? L'amour serait-il l'objet d'un vouloir ? Si l'on me commande de faire ceci ou cela, je peux le faire ou ne pas le faire. Mais lorsqu'il s'agit d'aimer ? L'amour n'est-il pas ce penchant intérieur dont nous ne pouvons pas dire grand-chose, si ce n'est probablement qu'il échappe justement à tout devoir, à toute maîtrise. Cette mise en demeure d'aimer n'est-elle donc pas quelque peu irréalisable ou même contradictoire ? Il y a là comme un commandement impossible, comme une loi qui sort de la loi, comme une injonction limite qui dépasse la loi, qui n'est plus du même ordre. Ce point où le commandement devenu impossible invite à autre chose que lui-même. Une loi d'accomplissement de la loi² !

Heureusement pour nous, le lévite, ce professionnel de la loi, n'en est pas resté là. À l'énoncé de ce commandement inaudible, il ajoute une question qui débouche sur une parabole, un peu comme si la petite porte au fond de la pièce se

révérait ouvrir sur une immense cathédrale. Cette parabole ne donne pas de réponse à la question posée, mais déploie de multiples facettes qui vont perturber nos représentations, nos schémas et tenter de nous déplacer, de nous saisir. Impossible, dans le cadre de cet article de faire le tour de cet immense monument. Je n'essaierai ici que de contempler et de faire résonner deux petites choses, de visiter deux petites chapelles de cette cathédrale.

Voici l'humain...

Voici donc un homme, où plutôt un humain dont nous ne savons rien, ni le nom, ni la profession, ni l'origine, ni le sexe. Rien ne le caractérise, ni ne définit son altérité, si ce n'est le chemin qu'il parcourt entre Jérusalem et Jéricho. Chemin banal qui est peut-être celui de toute une vie, de toutes vies. Chemin au cours duquel, fatalement, l'humain croise les brigands. Dépouillé, roué de coups, laissé à demi-mort : telle est la condition humaine, tel est l'humain sur le chemin, l'humain

2. Le terme "loi" est ici utilisé dans un sens très général, comme ce qui fonde et régule un vivre ensemble.

réduit à sa plus simple expression. *Ecce Homo*. À contempler celui-ci, comment ne pas y reconnaître aussi l'image de ma propre vie, de chacune de nos vies, à demi-morts que nous sommes sous les coups ? Trouverons-nous quelqu'un sur ce chemin pour prendre soin de nous ?

En voici trois qui se présentent : un prêtre, un lévite et un samaritain. Tous les trois « voient » mais seul ce dernier « arrive près » de l'humain. Seul ce dernier est « pris aux entrailles ». Seul ce dernier s'approche et prend soin de l'homme. Rien de tout cela pour les deux autres. Pourquoi une telle différence ? Le texte ne le dit pas clairement. De nombreux commentateurs cherchent à expliquer le comportement du prêtre ou celui du lévite par des données historiques de l'époque, comme l'obligation de rester pur et de ne pas toucher un blessé. Ces explications ne sont pas nécessaires. Seuls sont donnés ici les titres de nos deux personnages. Ils sont caractérisés par leur fonction religieuse et l'office, principal pour le prêtre, subalterne pour le lévite, qu'ils doivent remplir au temple de Jérusalem.

D'autre part, le texte précise que le prêtre descend lui aussi par ce chemin de Jérusalem à Jéricho. Même si nous n'en connaissons pas les

raisons, ce prêtre marchant sur ce chemin est motivé par un projet, par le chemin à faire.

Par opposition, le samaritain n'est déterminé ni par une fonction, ni par un projet. Il est d'abord défini par le lieu de son origine, la Samarie, différent donc de Jérusalem ou de Jéricho. Il n'est donc ni du point de départ ni du point d'arrivée du parcours. Il est d'ailleurs. De plus le texte précise que c'est « un cheminant », un voyageur, mais dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va pour paraphraser la rencontre de Jésus avec Nicodème. S'il ne va nulle part, il n'est donc pas inscrit dans un projet mais simplement chemine.

D'un côté donc, le prêtre et le lévite sont pris par leur fonction sociale et religieuse et sont inscrits dans un projet, vers un lieu de destination. Du coup, ils voient l'homme à demi mort mais ils le voient comme un obstacle sur leur route. La seule réponse possible est de passer outre en s'écartant.

Pour le samaritain, originaire d'ailleurs et sans projet précis, les choses se passent différemment. Il me semble que l'on aurait tort d'insister d'abord sur ce que fait le samaritain ou les actions qu'il mène pour aider l'humain. Comme

si cela était le fruit de sa volonté d'aider, d'une morale, d'un devoir ou de valeurs. Non. Ce qui est premier, dans le texte, c'est qu'il « fut pris aux entrailles ». Tout le reste en découle. L'action du samaritain n'est donc pas le résultat d'une analyse de la situation, d'une évaluation de ce qui est bien ou mal, ou de ce qu'il convient de faire en pareilles circonstances. Non, il est simplement « pris aux trippes ». Avant de toucher l'autre, c'est lui qui est d'abord touché, atteint, transformé. L'autre à demi mort rencontré sur la route n'est pas l'objet d'une réflexion. L'autre est d'abord celui qui me prend aux trippes. C'est cela qui est premier et tout le reste en découle.

Il fut pris aux entrailles

Je me souviens de cette émission de radio qui m'avait profondément bouleversé il y a quelques années, sur ces hommes et ces femmes qui ont sauvé des juifs pendant la guerre. L'enquêtrice, qui avait fait une thèse universitaire sur le sujet, avait recueilli de nombreux témoignages qui concordaient tous en ce point : personne ne savait réellement pourquoi il ou elle avait fait cela. « J'ai vu les gosses qui couraient sur le trottoir

et j'ai entendu les militaires qui les cherchaient. Alors je n'ai pas réfléchi, je les ai attrapés par le col et les ai cachés dans la cave. Après, il a fallu les nourrir, les faire passer en zone libre, etc. » Tel était le témoignage typique de ces hommes et ces femmes qui avaient risqué leur vie pour en sauver d'autres. Ils disaient à leur façon cet instant où ils furent pris aux entrailles et dont tout le reste découle. Est-il possible de savoir pourquoi certains avaient fait cela, pendant que d'autres, tels le prêtre et le lévite de notre texte, étaient passés outre en s'écartant ? Non, répondait notre chercheuse, il y avait là des gens de tous milieux, de toutes conditions, de toutes options politiques ou religieuses. Du tout venant, sauf... Sauf une catégorie socioprofessionnelle qui était clairement sous-représentée : celle des intellectuels, des professeurs d'université, des chercheurs et autres académiciens. Bref, des penseurs, de ceux qui réfléchissent et qui, peut-être, se protègent ainsi d'être « saisis aux entrailles ».

Souvent je me demande ce qui fait, dans ma propre vie, que je me laisse ou non prendre aux trippes. Le texte d'évangile semble suggérer que ça n'est pas possible pour ce qui, en moi, est défini par un rôle, une fonction ou qui est inscrit

dans un projet, sur un chemin déjà tracé, quand bien même celui-ci serait de sauver les milliers d'humains échoués au bord de la route ! Le samaritain, lui, vient d'ailleurs, cheminant, n'allant nulle part, touché simplement par le cri de celui qui est près de lui.

L'acte de foi premier est ici la simple acceptation de ce qui arrive à ce moment-là, en ce lieu là. Être touché par l'autre qui est là comme une parole. « Qu'il me soit fait selon ta parole » dit Marie à l'ange. Acceptation première dont tout résulte.

Alors le samaritain s'approche, il bande les plaies, y verse de l'huile et du vin, charge l'homme sur sa propre bête, le conduit à une auberge et prend soin de lui...

Un professionnel de la route

Le texte aurait pu en rester là, nous laissant prendre le samaritain comme modèle pour qu'à notre tour, nous prenions soin des humains tombés sur le chemin. Et lorsque Jésus enjoint au légiste de « faire de même », nous entendons, sans doute un peu trop rapidement, « fais de

même que le samaritain ». Or, la parabole va troubler ce bel agencement en introduisant un autre personnage, l'aubergiste, ce professionnel de la route qui va agir ici un peu comme le délégué du samaritain, comme son prolongement. Car, bizarrement, le samaritain s'absente pour une durée indéterminée. Dans la parabole, il y a un temps pour le soin et la présence, et un autre temps pour l'absence. Ce faisant, le samaritain ne va pas s'attacher l'homme dont il a pris soin, ni le rendre dépendant à son égard. Le don fait par le samaritain n'est donc pas un piège qui enfermerait l'homme. Non, le samaritain s'absente. Et lorsqu'il reviendra, ce n'est pas tant pour prendre des nouvelles de son protégé, ou l'aider à poursuivre sa route, mais simplement pour payer l'aubergiste. D'ailleurs le texte ne précise même pas ce qu'il adviendra de l'homme blessé : sera-t-il guéri ? Repartira-t-il ? Quand ? Comment ? Rien de cela n'est précisé. Le texte se focalise sur l'attitude du samaritain qui s'absente. D'une absence qui ne va pourtant pas laisser l'homme seul puisque l'aubergiste va prendre le relais, comme un délégué qui rend possible la poursuite du soin. L'aubergiste figure donc une forme de présence, au-delà de l'absence. Il a pour charge

l'homme blessé et doit prendre soin de lui, tout simplement. Pour l'aubergiste, il n'est donc pas commandé « d'aimer son prochain », mais beaucoup plus simplement de prolonger le soin de l'humain commencé par un autre. Voilà donc un commandement beaucoup plus audible que celui énoncé précédemment par le légiste.

Deux deniers et une promesse

L'aubergiste prend le relais du samaritain, mais il n'est pas le samaritain. Il agit par délégation et est payé pour cela. La source du soin, l'origine du don est désormais le samaritain absent. Impossible donc pour l'aubergiste de se prendre pour l'origine. Il a simplement un rôle qu'il pourra remplir grâce à ce que lui donne en échange le samaritain : d'une part deux deniers, payés à l'avance ; d'autre part une promesse de remboursement pour « ce que tu auras dépensé en plus ». Deux deniers qui sont sûrs mais qui ne couvriront pas tous les frais, et en plus, une promesse.

Dans la bible, la figure du “deux” témoigne de la façon dont tout humain est structuré, tout sujet divisé, marqué par le double et par le manque dans sa relation aux autres. Pour l'aubergiste, la

relation à l'homme blessé est donc marquée par cette structure duale, par la figure du manque, par le fait qu'il ne sera jamais tout pour l'homme dont il prend soin. Cette marque duale lui vient du don originel fait par le samaritain.

Mais la relation à l'homme blessé est aussi marquée par un “en plus”, par le fait que ces deux deniers ne suffiront probablement pas, qu'il faut y ajouter du “en plus” pour que le soin soit total. L'aubergiste doit ainsi rendre présent, ici et maintenant, un soin total, pour lequel les deux deniers ne suffiront pas. Mais ce “en plus”, ce soin total n'est pas donné à l'avance par le samaritain. L'aubergiste doit prendre à sa charge toute dépense supplémentaire, il doit creuser pour un temps un déficit et accepter la promesse d'un remboursement à une date non définie.

Une tradition ancienne dans l'église associe d'une part la figure du Christ à celle du samaritain et d'autre part celle de l'Église à celle de l'aubergiste. Peut-être n'est-il pas inutile en effet de nous reconnaître en cette place de l'aubergiste, place plus humble, plus accessible, de celui qui prolonge la bonté d'une action qui ne vient pas de lui. Il ne s'agit plus alors « d'aimer son

prochain » en étant la source de cet amour, mais de rendre présent le don de celui qui s'est absenté pour un temps. Cette place de l'aubergiste n'est pourtant pas confortable : accepter simplement que « ça passe par moi » mais « ça ne vient pas de moi », accepter que celui dont je prends soin ne me doive rien, ne me soit redevable en rien,

accepter à mon tour d'entrer dans la promesse du retour du samaritain et du don qu'il me fait. Pas si simple, tant il est plus agréable d'être reconnu comme le bon samaritain, que d'apparaître comme le simple aubergiste qui ne fait que son boulot et qui n'a pour cela que deux deniers et une promesse... ■

« Soi-même est aussi l'autre »*

par Jacques MEUNIER



Jacques, prêtre de la Mission de France, a vécu une trentaine d'années en Chine. En France depuis deux ans, par solidarité

avec l'Église en Chine, il accompagne quelques prêtres et religieuses chinois qui étudient à Paris.

AUTRUI chinois étonne, son exotisme peuple nos musées, autrui dérange nos habitudes, interroge et conteste nos certitudes, dévoile les richesses culturelles, autrui fait peur. Malgré tout, autrui est toujours là, a toujours été là, dans une altérité plus ou moins forte, plus ou moins supportable, apparemment contradictoire parfois. N'a-t-on pas été jusqu'à penser et suggérer que, par sa structure mentale, par sa culture, le frère chinois serait décidément fermé à l'annonce de l'évangile et à son message de fraternité universelle ? Idée née plus du constat d'un relatif échec d'au moins huit siècles continus de l'évangélisation dans l'Empire

* Zhuangzi : avec Laozi, l'un des maîtres du Taoïsme.

du Milieu, que d'une analyse critique des formes de cette évangélisation.

Retour à la tradition confucéenne

De tous temps et peut-être encore plus maintenant, sous la dictature de l'information immédiate, dans les relations interpersonnelles ou de peuple à peuple, nous sommes conduits, comme tout naturellement, à comparer avant que d'écouter et de comprendre. C'est ainsi que l'on oppose individualisme occidental et sens de la communauté chinoise, droits de l'homme et harmonie sociale. Anne Cheng¹, pour sa part, préfère préconiser une approche historique. « Par exemple, dit-elle dans une récente interview², aujourd'hui, l'idée de l'altérité chinoise est exploitée par des idéologues qui en profitent pour soutenir que les Chinois n'ont pas la culture de la démocratie, pour revendiquer

une autre universalité chinoise, et pour juger par conséquent qu'ils n'ont pas à se préoccuper de la question des droits de l'homme. Pendant plus d'un siècle, la Chine s'est employée à détruire son héritage culturel. Et nous sommes face maintenant à une génération post-révolution culturelle qui ne connaît pas la tradition et qui est donc aisément manipulable. Alors que les Chinois nés dans les années 1930 ont eu encore un minimum de lien avec une tradition vivante, même si elle était déjà attaquée, la génération suivante, qui a vécu en Chine le régime maoïste, n'a connu la tradition qu'à travers une entreprise de démolition et Confucius qu'à travers la campagne de critique contre Lin Biao³. La nouvelle génération, née dans les années 1970-1980 est, pour sa part, complètement ignorante du passé lointain, et oublieuse même du passé plus récent. En dépit de signes de retour à la tradition, la jeunesse chinoise urbaine d'aujourd'hui est une

1. Anne Cheng, sinologue et enseignante française, née à Paris en 1955, (fille de François Cheng, académicien). Elle est depuis 2008, titulaire au Collège de France.

2. Propos recueillis par Catherine Halpern. On peut lire l'intégralité de cette interview sur le site suivant : http://www.scienceshumaines.com/la-pensee-chinoise-par-dela-les-fantasmes_fr_23541.html

3. Référence à une campagne idéologique, « pilinpikeong », « contre Lin Biao, contre Kongzi », 1974, qui visait indirectement Zhou Enlai.

jeunesse consumériste, élevée dans un environnement occidentalisé sans lien avec la culture des ancêtres ou l'histoire des parents. »

Le constat est sévère. Mais qu'en est-il réellement ? Il est possible malgré tout de relever quelques marques d'un retour en grâce de Kongzi⁴, instrumentalisé certes par le pouvoir, mais néanmoins sensible et significatif. La statue du maître se dresse maintenant dans chaque université. Le pouvoir met en place partout dans le monde des Instituts Confucius⁵, sur le modèle des Instituts Goethe allemands.

Des universitaires, des intellectuels, que l'on dénomme parfois « chrétiens culturels », remettent en honneur l'Étude des Classiques, dont les productions ont, pour les Canons confucéens, la même signification, la même importance que l'exégèse biblique pour les traditions rabbiniques et chrétiennes. Certains font très explicitement ce rapprochement entre Étude des Classiques et exégèse biblique ; leurs

recherches les conduisent à remonter au plus haut possible dans les textes chinois anciens, pour rapprocher autant que faire se peut les concepts du Dieu de la Bible et du Dao (ou son antécédent) dont parlent les Canons confucéens. Nul doute que dans les échanges et débats qui animent l'université chinoise, il est question de thèmes tels que l'altérité, la rencontre de l'Occident, etc.

De la « piété filiale » à la solidarité universelle

Cette « revisite » de la tradition que préconise Anne Cheng est donc en route. Mais que dit-elle, cette tradition, sur le sujet qui nous occupe ici, sur l'altérité. Citons quelques textes et d'abord Kongzi : « Entre les quatre mers, tous les hommes sont frères. L'homme honorable a-t-il lieu de s'affliger de n'avoir plus de frères ? »⁶ Le *ren*, ou vertu d'humanité, qui conduit toute relation, est

4. Kongzi : c'est-à-dire Confucius, latinisation élaborée par les Jésuites au XVII^e siècle à partir de Kongfuzi, titre pourtant presque totalement absent des textes classiques confucéens.

5. Le statut et la fonction de ces Instituts sont comparables à ceux des Alliances françaises, pour la France.

6. *Entretiens XII,5*, (*Lunyu*, texte rédigé par les disciples de Kongzi). Sur le Net, on trouve la traduction de ce texte par Séraphin Couvreur (<http://www.afpc.asso.fr/wengu/Lunyu/Couvreur/Lunyu>).

conçu comme un sentiment de bienveillance et de confiance, tel qu'il existe entre les membres d'une même famille (la *piété filiale* dans la relation père/fils), et qui peut se propager de proche en proche si la communauté est élargie à l'échelle du pays, voire de l'humanité entière. Mozi⁷ développe le concept d'amour universel, dans la ligne de Kongzi mais aussi contre lui : « Mozi a dit : Il faut remplacer la partialité par l'universalité... On considère autrui comme soi-même... Si nous devons classer un par un ceux qui aiment autrui et font du bien à autrui, est-ce que nous les trouverions universels ou partiels ? Nous les dirions bien entendu universels. Et, puisque l'amour universel est la cause des plus grands bienfaits à travers le monde, Mozi proclame que l'amour universel est bon. »⁸ Mais c'est probablement Wang Yangmin⁹ qui exprime le mieux, au détour des 15^e et 16^e siècles, la solidarité de tous les hommes entre eux et avec l'univers. « Le grand homme est celui qui conçoit le Ciel-Terre et

les dix mille êtres comme un seul corps. Il considère le monde comme une seule famille, et le pays comme une seule personne. Quant à opérer des distinctions entre les objets et une séparation entre moi et autrui, c'est le propre de l'homme mesquin. Que le grand homme conçoive le Ciel-Terre et les dix mille êtres comme un seul corps ne procède pas d'une intention délibérée : c'est le sens de l'humain intrinsèque à son esprit qui l'unit foncièrement à l'univers entier. En cela, il n'est en rien différent de l'esprit de l'homme mesquin qui n'est diminué que par son étroitesse de vue.

Aux yeux du Saint, tous les hommes au monde – qu'importe qu'ils soient étrangers ou familiers, lointains ou proches, pourvu qu'ils aient sang et souffle – sont ses frères, ses enfants. Pas un qu'il ne veuille protéger, préserver, pas un dont il ne veuille subvenir aux besoins moraux et matériels, afin de réaliser sa volonté de faire corps avec les dix mille êtres. »¹⁰

7. Mozi : a vécu entre Kongzi et Menzi, soit entre 479 et 372.

8. Mozi, *Œuvres choisies*, Desclée de Brouwer, 2008.

9. Wang Yangmin (1472-1529), personnage clé de l'histoire du confucianisme sous les Ming.

10. Cité par Anne Cheng. *Histoire de la pensée chinoise*, pp. 502-503.

Moralité publique ou éthique de réciprocité

Plus proche de nous, au début du 20^e siècle, un penseur chinois, Liang Shuming¹¹ fait l'état de l'héritage confucéen et tente d'expliquer les différences qui apparaissent dans les rapports entre individu, famille et société, en Occident et en Chine. Selon son analyse, en Occident, seuls la collectivité et l'individu existent vraiment, la famille n'étant qu'une réalité quasi nominale. Au contraire, la Chine part du moyen terme – la famille – et elle étend et développe les relations familiales, non pas en une société patriarcale, mais dans une réalité sociale qui n'est plus qu'un tissu d'obligations réciproques où s'estompe le rôle de l'individu et celui de la collectivité. La Chine, selon cet auteur, serait « une société fondée sur une éthique de réciprocité » ; par contraste, la société occidentale serait, elle, basée sur une « moralité

publique »¹². L'auteur illustre son analyse d'un schéma comparatif (Occident/Chine), reproduit ci-dessous¹³, dans lequel figure chacun des trois termes (individu, famille, collectivité) dans leur importance relative et leurs relations plus ou moins clairement définies.

Occident		Chine
COLLECTIVITÉ	↑	Collectivité
Famille	↓	FAMILLE
INDIVIDU	↓	Individu

Les majuscules et minuscules indiquent l'importance relative des termes
Les flèches, en continu, indiquent les lignes d'interaction directe
Les pointillés indiquent des interactions mal définies

L'autre ? « passage obligé »

Laissons enfin la parole à une contemporaine, Madame Wang Haiyan¹⁴, soucieuse du respect de la tradition.

11. Liang Shumin : (1893-1988) Philosophe.

12. Pour cet auteur, la supériorité de l'Occident se définit en quatre points : idée du bien public, habitudes de discipline, qualités d'organisations et rôle prioritaire de la loi.

13. In Liang Shuming, *Les idées maîtresses de la culture chinoise*, Institut Ricci, Cerf, page 110.

14. Wang Haiyan : professeur à l'Université des Langues de Beijing, auteur d'une thèse de doctorat en français sur Teilhard de Chardin.

« À propos de la question de *l'autre*, je crois que cette interrogation même est plutôt occidentale. Pour la plupart des Chinois, la question ne se pose pas. Par toute l'éducation qu'on reçoit depuis tout petit, l'autre est implicite dans la morale. Or, la bonne qualité morale se caractérise surtout par des attitudes ou comportements vis-à-vis des autres : respect envers les parents et enseignants, souci de l'intérêt et de l'honneur du groupe, solidarité envers les camarades de classe... La qualité d'un individu ne s'envisage jamais sans les autres. Si l'on s'interroge, la question n'est pas de savoir ce que sont les autres, mais plutôt comment agir avec les autres ou par rapport à eux.

Qu'est-ce que l'autre ? ou les autres ? La première fois que j'ai eu à répondre à cette question, c'était à l'université, il y a 30 ans, lors d'un travail de dissertation en français sur cette phrase célèbre de Sartre : *L'enfer, c'est les autres*. Je ne me souviens plus de ce que j'ai écrit exactement, mais l'idée était la suivante et je la réaffirme : pour moi, l'autre n'est ni l'enfer ni le paradis, mais le purgatoire. C'est un passage obligé, pas toujours agréable, mais bien profitable et nécessaire

si l'on veut grandir et apprendre à se connaître et à comprendre la vie. Cela peut devenir l'enfer si on ne l'accepte pas, puisqu'on ne peut pas s'en débarrasser. L'image ou le sentiment que l'on a de l'autre dépend en grande partie de ce que l'on est soi-même.

Personnellement, deux expériences majeures dans ma vie m'ont convaincu du rôle positivement instructeur et révélateur de l'autre. La première est le mariage. C'est mon mari qui m'a permis de me connaître en tant que femme. La seconde est celle de mes études françaises et avec elles, mon séjour en France. C'est la culture française qui m'a permis de comprendre et de prendre conscience de la Chine et de ma propre culture. »

Finalement, rien de fondamentalement "autre" que ce que nous, Occidentaux, préconisons aussi habituellement pour une pratique morale. Donc, il n'y aurait pas de différences rédhibitoires entre les conceptions occidentales et chinoise sur l'autre et le rapport à autrui ! Reste malgré tout que la rencontre de l'autre, d'univers culturels différents, si évidente et nécessaire qu'elle soit, est aussi et surtout un combat sans cesse renouvelé. ■

L'union dans la différence

Le thème de l'altérité étant au cœur de ce numéro de la *Lettre aux Communautés*, ma pensée est immédiatement allée à Michel de Certeau¹. Né le 17 mai 1925, à Chambéry, Michel de Certeau est entré à la Compagnie de Jésus en 1950. Son premier travail est consacré à son compatriote, Pierre Favre, compagnon d'Ignace de Loyola. Toute sa vie il ne cessera d'explorer les voies mystiques des XVI^e et XVII^e siècles². Mais il est aussi, avec Jacques Lacan, cofondateur de l'École freudienne de Paris. Historien, anthropologue des croyances, Michel de Certeau est surtout un homme d'écoute et un questionneur des hommes et de Dieu. « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher ». Même après sa mort, le 9 janvier 1986, sa pensée ne cesse d'accompagner l'itinérance de la foi.

Le texte que nous proposons est extrait de son livre *L'Étranger, ou l'union dans la différence*, DDB, 1969 (p. 167-172).

présenté par
Jean-Marie PLOUX

1. Voir sa biographie par François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*, Éd La Découverte, 2002.

2. Par exemple : *La fable mystique*, Gallimard «Tel», 1982, 1987. Autres livres : *Le christianisme éclaté*, Seuil, 1974 (En collaboration avec J.M. Domenach); *La faiblesse de croire*, Seuil, 1987, texte établi par Luce Giard.

« Les autres nous manquent

La question radicale nous est indiquée par le vide même. Nous apprenons par là que les autres nous échappent, que nos interlocuteurs ne nous appartiennent pas plus que les signes de la présence de Dieu. Là où nous pensions les tenir (dans l'espace de nos églises, à l'ombre de nos doctrines ou dans le filet de nos conversations), nous sommes dépossédés. Ce moment de notre faiblesse ou de l'absence des autres est un moment de la vérité. Parce qu'elle nous prive de ce que nous *avons* des autres, cette épreuve a un sens spirituel.

Ainsi, naguère, les auteurs spirituels voyaient dans la « désolation » et la privation une grâce obligeant à distinguer Dieu de ce qui en était senti ou pensé, c'est-à-dire de ce qui en était possédé. Aujourd'hui, une forme nouvelle de privation est une grâce qui nous oblige à *distinguer* les autres (ou la révélation) de nos idées et de nos prétentions sur eux ; elle révèle la *différence* des autres et de Dieu ; elle manifeste l'existence de quelqu'un *d'autre* à travers sa résistance et son abstention.

Si nous ne sommes pas seulement des fournisseurs jugés sur la qualité des objets qu'ils présentent, et tenus d'offrir des vérités garanties qui éviteraient aux autres une question analogue à la nôtre ; si nous croyons à une vérité qui n'est pas seulement quelque chose de plus que le reste, mais le sens de tout langage et de tout échange, nous la trouverons d'abord dans l'expérience de cette résistance destinée à nous signifier *que les autres existent et que, pourtant, nous sommes liés à eux pour exister nous-mêmes.*

En confessant notre incapacité à les saisir, nous confessons déjà, et tout ensemble, leur existence, la nôtre (à laquelle nous sommes renvoyés) et une réciprocité fondamentale entre eux et nous. Dans la mesure où nous acceptons de *ne pas nous identifier à ce qu'ils peuvent attendre de nous, et à ne pas les identifier aux satisfactions ou aux assurances que nous espérons tirer d'eux*, nous découvrirons le sens de la *pauvreté* qui est le fond de toute communication. Cette pauvreté signifie en effet et le désir qui nous lie aux autres et la différence qui nous en sépare. C'est la structure même de la foi en Dieu.

L'union dans la différence

Telle est l'expérience humaine radicale, jamais close, toujours surprenante, toujours rénovatrice : nous nous inventons mutuellement en nous reconnaissant différents. L'autre est d'autant plus l'inséparable qu'il devient l'irréductible impossible à identifier. Il provoque chacun à une mise en cause en lui signifiant une résistance. Mais ce retour sur soi est le geste d'exister là même où la relation révèle une faille. Une conversion à la vérité est requise, par là, de qui pouvait déjà en donner l'énoncé. Cette expérience a une signification que l'Évangile dévoile et que la théologie ne cesse de nous expliquer : l'accès au sens est une permanente conversion de la lettre.

En réalité, l'analyse qui précède est déjà une lecture chrétienne. Il ne peut en aller autrement : je ne saurais dissocier mon existence d'homme et ma foi de chrétien, comme s'il s'agissait de deux problèmes différents. C'est en allant au bout de mes questions vitales que

j'apprends à devenir chrétien ; et c'est en cherchant ce que c'est que d'être chrétien aujourd'hui, que je découvre peu à peu quel est le sens de ces questions. Le reste n'est qu'idéologie ou peur. Encore faut-il expliciter cet itinéraire et montrer comment l'expérience réelle d'une tension, voire d'une rupture, peut être la manière de faire la vérité pour venir à la lumière.

Parmi les voies ouvertes à une réflexion chrétienne, j'en retiendrai deux qui peuvent nous indiquer le mouvement de l'expérience chrétienne : la première, c'est *l'union dans la différence* ; la seconde, c'est le rapport entre *le langage et la parole*. L'une touche aux problèmes du pluralisme, des ruptures et des tensions dans nos relations ; l'autre nous ramène au rapport de la parole avec les systèmes culturels, et donc de la foi avec la communication.

L'accès à la vérité est toujours dû à une communion, mais dans des relations qui appellent chacun au risque *d'exister soi-même* grâce aux autres, c'est-à-dire au courage d'être différent en devenant par là même leur débiteur.

Un seul exemple, celui de la Samaritaine. Dès les premiers mots, Jésus récusé une localisation: de la part d'un « juif » (au sens johannique), son attitude est déroutante ; il est différent de l'idée que la Samaritaine se fait d'un interlocuteur juif. Il est bien juif, par sa naissance, par sa culture, par sa docilité aux lois, mais il n'est pas identifiable à *cela*. Il suggère autre chose, qui critique l'absolu représenté par cette condition raciale : il est quelqu'un qui *existe*. Cette autre chose, la Samaritaine l'identifie tout de suite à quelque chose *de plus*, au fait exceptionnel d'être un prophète, au miracle et au mirage de n'avoir

plus elle-même à trimer pour puiser l'eau. Mais, une fois de plus, se produit le quiproquo si fréquent dans les réponses de Jésus : il répond à côté de la question ; il est différent ; il va ailleurs ; il « disparaît » après être « apparu », selon un schéma propre à toutes les scènes et à tous les dialogues de l'évangile johannique.

« Va chercher ton mari », dit-il. Il la ramène à elle-même, au problème crucial de sa vie et de sa relation avec les autres. C'est elle qui était ailleurs et qui, dans la sincérité de son désir, déplaçait la question. Jésus ne lui dit pas quelque chose de plus ; il démythifie cette image qui la situait hors d'elle-même ; il brise l'objet qu'elle prenait pour la vérité en faisant de la vérité un miracle extérieur à elle. Il la rend à elle-même, non pas sous la forme de ce qu'elle *devrait* être, non pas en lui proposant un modèle ou un programme, mais par une question qui est sa question à elle. Cette question vitale qui était déjà dans son langage (« tu as raison de dire... »), il lui permet de la découvrir, et précisément parce qu'il est différent d'elle, parce qu'il n'est pas identifiable à son rêve, à son désir ou à son savoir. Aussi naît-elle à elle-même grâce à lui, mais dans la mesure où elle reconnaît qu'il lui échappe. Elle se convertit à une vérité qui n'est pas un surcroît, mais un vide, sens de sa propre position, parole de son langage. Insoupçonnable sans une pareille rencontre, cette vérité se disait déjà, mais à son insu, dans la fascination exercée par l'étrange ; elle n'apparaissait pourtant que sous la forme du leurre, car le sens n'est pas autre chose. Grâce à la communication qui ouvre une différence et un vide, se dévoilent une question vive et un appel indissociables, chez la Samaritaine, de sa relation avec d'autres — avec ses maris, objets d'amour. D'un

même coup, se révèle le sens du langage religieux adressé à Jésus et du langage amoureux échangé avec les maris successifs.

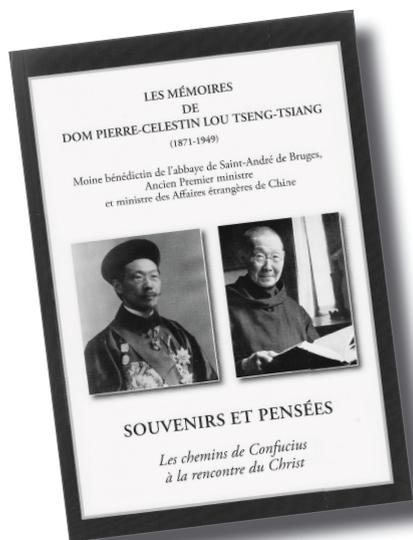
Ainsi en va-t-il de tous les autres dialogues de Jésus. Ses interrogations déplacées renvoient chacun à lui-même. Un « je suis, moi qui te parle » ouvre la possibilité d'un « Je suis, moi qui te parle » qui lui répond. Aussi est-il impossible que cette parole soit commandée par le dire d'un autre, par une idée ou un objet. Jésus désenchantait le langage de la Samaritaine pour la renvoyer à son existence, à l'interrogation lisible dans ses relations. A leur manière, les Samaritains participeront à cette expérience. Ils déclareront à la Samaritaine : « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons... », comme Jésus déclarait : « Vos pères vous ont dit... moi, je vous dis. » Ils reconnaissent la différence : ils ne s'identifient pas à ce qu'une concitoyenne leur dit : entre eux et elle, la vérité n'est pas une même chose, parce qu'elle est pour chacun la question de son existence.

Pourtant, le dévoilement de cette question est précisément le fruit, le signe et la vérité de la rencontre. Le mouvement de la naissance à la vérité est la dialectique même d'un entretien. Chacun tient sa vérité de ce qui le lie et, simultanément, le différencie des autres. »»



SOUVENIRS ET PENSÉES

LES MÉMOIRES DE DOM PIERRE-CÉLESTIN LOU TSENG-TSIANG



Présenté par Michel GROLLEAUD

IL n'est pas fréquent, en notre époque où les formes et les principes mêmes de la pédagogie sont remis en cause, y compris le devoir de transmission, essentiel à toute tâche d'éducation, qu'un maître ose donner des conseils ou règles de conduite à un jeune qui se lance dans la vie. Il est plus rare encore que ce maître ait la lucidité et le désintéressement d'orienter son disciple vers une voie dont, sans la connaître, il pressent qu'el-

le recèle un message d'une valeur telle qu'elle ne puisse qu'enrichir l'*humanité* de son pays.

Ce maître, M. Shu King-Shen, grand diplomate chinois de la fin du 19^e siècle, était tout imprégné de la sagesse et des valeurs confucéennes. Le disciple, Lou Tseng-Tsiang, élevé dans une famille protestante de Shanghai, après de brillantes études en langues étrangères et en littérature française, fut désigné, fin 1892, pour un stage d'interprète à la légation chinoise



de Saint-Petersbourg. Il avait alors 22 ans¹. Alors qu'il ne songeait nullement à une carrière diplomatique, cette nomination fut pour lui une chance providentielle.

En effet, M. Shu était alors à la tête de cette délégation et c'est lui-même qui avait fait venir le jeune universitaire. Dans son livre, dom Lou évoque comme suit la conception confucéenne du service de l'État : « ... la piété filiale et le labeur de la perfection personnelle sont la véritable école des hommes d'État. (Leur) mission étant d'assurer le bonheur public, pour y parvenir, une chose principale importe : développer les vertus naturelles dans le cœur de tous les hommes. »

Déjà, Lou Tseng-Tsiang, orphelin de mère à 8 ans, avait grandi dans cet esprit auprès de son père. M. Shu pouvait donc s'appuyer

sur des bases solides pour former le futur diplomate. Il s'y employa avec toute la riche expérience et la grandeur d'âme qui l'animaient. Conscient de l'« état de stagnation » dans lequel se trouvait la Chine, en cette époque de « Bas-Empire », dit dom Lou lui-même, M. Shu va jusqu'à prescrire à son disciple de « s'euro-péaniser par amour pour la Chine ». Puis, un jour, il le fait venir chez lui pour lui livrer le fond de sa pensée : « La force de l'Europe, dit-il, ne se trouve pas dans ses armements ; elle se trouve dans sa religion. Au cours de votre carrière diplomatique, vous aurez l'occasion d'observer la religion chrétienne. Elle comprend des branches et des sociétés diverses. Prenez la branche la plus ancienne de cette religion, celle qui remonte le plus près des origines ; entrez-y... Et, plus tard, lorsque vous aurez terminé

voire carrière, peut-être aurez-vous l'occasion d'aller encore plus loin. Dans cette branche la plus ancienne, choisissez la société la plus ancienne. Si vous le pouvez, entrez-y également ; faites-vous disciple et observez la vie intérieure qui doit en être le secret. Lorsque vous aurez compris et capté le secret de cette vie, lorsque vous aurez saisi le cœur et la force de la religion du Christ, emportez-les et donnez-les à la Chine. » On reste bouche bée devant l'accent prophétique de cette exhortation.

Voici donc Lou Tseng-Tsiang investi d'une double mission : contribuer au redressement politique et moral de la Chine, qui avait besoin, dira-t-il, « d'un rajeunissement complet » et, dans ce but même, connaître en profondeur le catholicisme dans sa sève et son esprit originels

1. Né en juin 1871, il avait 21 ans du point de vue occidental, mais traditionnellement, en Chine, on compte l'âge à partir de l'année de conception.



pour en apporter toute la puissance de vie nouvelle au peuple chinois. En réalité, c'était sa véritable et exigeante vocation qui, en cet instant, s'esquissait devant lui.

Exigeante et éprouvante aussi. En effet, la carrière diplomatique de M. Lou commençait en une période de décadence des institutions du pays et d'une humiliante colonisation étrangère, tant européenne que japonaise. La mort dans l'âme, après l'odieuse condamnation à mort de son maître, M. Shu, victime de sa franchise vis-à-vis du pouvoir impérial, il résolut de rester au service d'un État moribond. Conscient de son devoir national, il finit par presser l'empereur d'abdiquer, ce que fit celui-ci en février 1912. C'est alors que le parlement provisoire de la toute jeune république chinoise lui demanda de prendre la direction de la politique étrangère. Tâche d'autant plus rude

et délicate qu'éclatera bientôt la première Guerre mondiale, où M. Lou contribuera à engager son pays aux côtés des Alliés.

Aussi, le conflit terminé, pouvait-il espérer qu'au Traité de Versailles, en 1919, la Chine déjà tant éprouvée et dominée depuis les guerres de l'opium, obtienne la restitution de la concession territoriale allemande dans la province du Shandong. Hélas ! c'est une cruelle déception. Cette concession fut cédée au pire ennemi du pays, le Japon. M. Lou comprit alors que l'heure était venue pour lui de renoncer à la vie politique.

Marié depuis 1899 à la fille d'un officier belge, il avait décidé d'adhérer à la confession catholique en 1911. En 1922, il repartait en Europe pour faire soigner son épouse, bien malade. Lorsqu'elle mourut en 1926, il se souvint de la suggestion pressante de son maître vénéré :

faire sienne cette vie intérieure qui était « *la force secrète de tout ce que l'Europe compte de plus solide et de meilleur* ».

En juin 1927, M. Lou se présentait à l'abbaye Saint-André de Bruges et, le mardi de Pentecôte, obtenait son admission au monastère. Ainsi, prenaient tout leur sens l'histoire et l'itinéraire de cet homme d'intelligence, de droiture et de service, aboutissement, comme il aimait à le rappeler, non d'une conversion, mais d'une vocation.

Commençait alors une vie nouvelle, dans la discrétion et la paix d'un monastère en plein essor liturgique et missionnaire – y compris en Chine, avec la fondation d'un prieuré dans le Sichuan – qui allaient favoriser toute une réflexion sur l'urgence, l'esprit et les conditions d'une ouverture nouvelle et d'une fécondité mutuelle entre la grande civilisation chinoise et la



voie du Christ des Béatitudes. À ce titre, on lira tout spécialement les deux derniers chapitres du livre : “Ma vocation chrétienne, religieuse et sacerdotale” et “La vocation chrétienne de mon pays”.

C’est la qualité et la brûlante actualité de ce témoignage exceptionnel qui, lorsqu’il découvrit ce livre à son retour d’un long séjour professionnel à Hong Kong, décidèrent mon ami Olivier de Gromard à le faire rééditer. Il m’associa à ce travail qui aboutit enfin, grâce à sa

ténacité, à cette nouvelle édition, enrichie d’une introduction, par l’abbaye Saint-Joseph de Clairval, en décembre dernier.

En cette année où l’on célèbre, en Chine et dans le monde, la figure exemplaire du jésuite italien Matteo Ricci qui, parvenu à Pékin et admis à la cour de l’Empereur, avec quelques confrères, au tout début du 17^e siècle, réussit à initier à la foi chrétienne plusieurs grands lettrés, y compris le ministre d’État

Zi Kuang-Ki – lequel reçut le nom de Paul à son baptême – on terminera par ces quelques lignes de Dom Lou, dont la forme interrogative ne laisse pas d’être présente et pressante : « *Comment le christianisme, qui a grandi dans le monde occidental et, tout en se distinguant de lui, l’a pénétré au point de faire corps avec lui, comment le christianisme peut-il être en mesure de faire corps, de même, avec le monde oriental et de garder, en l’approfondissant encore, sa propre unité ?* » (p. 80) ■

La 1^{ère} édition du livre de Dom Pierre Célestin LOU TSENG-TSIANG, ancien Premier Ministre et ancien Ministre des Affaires Étrangères de Chine, Moine bénédictin de l’Abbaye Saint-André, **avait pour titre : SOUVENIRS ET PENSÉES – Bruges, Desclée De Brouwer, 1945.**
Dom Lou a écrit aussi : LA RENCONTRE DES HUMANITÉS et la découverte de l’Évangile,
édité également par DDB en avril 1949, soit trois mois après sa mort.

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Livres reçus depuis Mars 2010)

Alain AMSELEK	L'OUVERTURE À LA VIE <i>La psychanalyse au XXI^e siècle</i>	Éd. Desclée de Brouwer 311 pages
Sous la direction de Claude PENNETIER avec la participation de nombreux auteurs, parmi eux Nathalie VIET-DEPAULE et Tangi CAVALIN	FIGURES MILITANTES <i>en Val-de-Marne 1870-1970</i>	Éd. de l'Atelier 464 pages
Présentation et mise en texte de Jean-François SIX et Brigitte CUISINIER	CHARLES DE FOUCAULD - ABBÉ HUVELIN <i>20 ans de correspondance entre Charles de Foucauld et son directeur spirituel (1890-1910)</i>	Éd. Nouvelle Cité collection Spiritualité. 436 pages
Denis VIÉNOT	LA JUSTICE DANS LA PEAU <i>Géopolitique de l'action humanitaire</i>	Éd. Desclée de Brouwer 385 pages
Mgr Michel DUBOST	QUI POURRA NOUS SÉPARER DE L'AMOUR DU CHRIST ? <i>Lecture spirituelle de la lettre de saint Paul aux Romains</i>	Éd. Desclée de Brouwer collection Spiritualité 220 pages

HERVÉ BIENFAIT	ALEXA Z., AVOCATE Roman qui nous embarque dans un procès de damnés : six marins inculpés de meurtre de passagers clandestins. Alexa Z. plaide l'innocence de son client à un moment où elle est personnellement fragilisée. Elle se bat, autrement que l'ami proche, avocat dans le même procès. Gagneront-ils ?	Chez l'auteur herve.bienfait@club-internet.fr 5 rue commandant Debelle 38000 Grenoble 185 pages
JOAQUIN NAVARRO VALLS	LA PASSION DE L'HOMME <i>Le livre événement pour comprendre Jean Paul II</i>	Éd. Parole et silence 295 pages
BLANCHE LEGENDRE	PORTE OUVERTE SUR LA VIE <i>Religieuses dans les cités</i>	Éd. de l'Atelier 189 pages
CLAUDIE BROUILLET	JURÉE D'ASSISES <i>Dans les abîmes de l'enfance violentée</i> (Voir dans ce numéro p. 50.)	Éd. de l'Atelier 95 pages
BERNARD FRIOT	L'ENJEU DES RETRAITES	Éd. La Dispute Collection Travail et salariat 175 pages